1991

Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline : la verite c'est la mort

Nathalie Mazars De Mazarin
San Jose State University

Follow this and additional works at: https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses

Recommended Citation

De Mazarin, Nathalie Mazars, "Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline : la verite c'est la mort" (1991). *Master's Theses*. 148.

DOI: <https://doi.org/10.31979/etd.teea-pes3>
https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/148

This Thesis is brought to you for free and open access by the Master's Theses and Graduate Research at SJSU ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of SJSU ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@sjsu.edu.

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

University Microfilms International
A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600

Order Number 1344294

**“Voyage au bout de la Nuit” de Louis-Ferdinand Céline: Le
vérité c’est la mort. [French text]**

Mazars de Mazarin, Nathalie, M.A.

San Jose State University, 1991

U·M·I
300 N. Zeeb Rd.
Ann Arbor, MI 48106

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT
DE LOUIS-FERDINAND CELINE:
LA VERITE C'EST LA MORT

A Thesis
Presented to
The Faculty of the Department of Foreign Languages
San Jose State University

In partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

By
Nathalie Mazars de Mazarin
May, 1991

APPROVED FOR THE DEPARTMENT OF FOREIGN LANGUAGES

Dr. Gérard Burger

Thesis Director

Dr. Danielle Trudeau

Graduate Advisor

Dr. Donna Gustafson

Department Chair

APPROVED FOR THE UNIVERSITY

ABSTRACT

Death in VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

BY

LOUIS-FERDINAND CELINE

by Nathalie Mazars de Mazarin

This thesis examines the meaning of death throughout Céline's great novel Journey to the end of the Night. It shows how Ferdinand Bardamu, the main character, discovers true misery through his journey that takes him from the trenches of World War I to colonized Africa, on to the capitalistic United States, and finally to the poor suburbs of Paris. His main discovery is Mankind's worst misery – the inevitability of death. Once this fact is acknowledged life is shown to be absurd and futile. Cognizant of this feeling, men prefer to ignore it by resorting to distractions like alcohol, movies or sex. Ironically, by turning to these illusionary refuges, men accelerate the process of death.

By going to the end of the night Bardamu discovers that the only truth in life is death. Reaching that point of awareness is the necessary step to truly understanding the misery of the human condition.

Further research reveals that Céline went through a similar journey. However, we should keep in mind that the narrator is not the author, nor is the Journey the story of a part of Céline's life. The question whether Céline ended up identifying himself with his characters still remains.

Dedication

To Gérard Burger
and
James Brister

INTRODUCTION	1
I LE VOYAGE DE BARDAMU	10
i La parole, révélateur privilégié de la misère.	11
ii La parole mensongère.	12
iii La parole, une arme?	18
iv Silence et résignation.	19
v La solitude: Première prise de conscience du néant.	21
vi Les distractions: cinéma, sexe, refuges temporaires.	25
vii L'inutilité de la parole.	31
viii Dernières tentatives, derniers espoirs.	33
ix La parole de médisance.	37
x Dernière tentative de fuite.	39
xi Robinson, double de Bardamu.	40
xii Le bout de la nuit.	41
II "LA VERITE C'EST LA MORT"	44
CONCLUSION	66
BIBLIOGRAPHIE	74

INTRODUCTION

Rarement auteur fut autant controversé et fit couler autant d'encre que Céline, né Louis-Ferdinand Destouches. Bien qu'à l'origine cette controverse fût littéraire, après la parution du *Voyage* et de *Mort à Crédit*, la dispute est rapidement devenue politique et morale. En effet, la société française ne pouvait pas accepter la peinture féroce et sordide que Céline faisait des valeurs bourgeoises de ses contemporains. Le *Voyage* dénonçait tout: la bourgeoisie, le colonialisme, l'armée, la guerre et enfin, la vie en usine et en banlieue. Après cela, les écrits politiques et antisémites de Céline ont fait le reste. L'écrivain fut alors oublié et on se concentra sur l'homme. Aujourd'hui encore, grand nombre de manuels scolaires, dictionnaires et histoires de la littérature sont extrêmement partiels, voire erronés. Partout la biographie de Céline est fantaisiste, le parti-pris évident, la bibliographie très incomplète. Il ne faut donc pas s'étonner que les stéréotypes subsistent en ce qui concerne cet auteur. Comme le dit Marie Alchamolac-Emery, "Ce n'est pas l'image transmise par la majorité des ouvrages dédiés au grand public qui va dessiller les yeux." ¹ Trop souvent, le jugement politique et moral prend le pas sur le jugement littéraire et fait de Céline un écrivain au service du fascisme et de l'antisémitisme. Quant à son style, il est qualifié d'ordurier et d'obscène dans la plupart des cas. Cependant, nous assistons à une sorte de revirement depuis une dizaine d'années, et récemment d'excellents livres ont été publiés sur l'oeuvre de Céline: deux biographies, l'une très complète de F. Gibault², et l'autre, d'une lecture plus facile, de F. Vitoux.³

¹ Marie-F. Alchamolac-Emery, *L.-F. Céline dans les manuels scolaires, dictionnaires et histoires de la littérature*, Ed. Lettres Modernes L.-F. Céline 5, 1988, p. 120.

² F. Gibault, *Céline*. Mercure de France, 3 vol., 1986.

³ Frédéric Vitoux, *Céline*, Dossiers Belfont, 1988.

En ce qui nous concerne, nous ne nous attarderons pas sur la question de l'antisémitisme de Céline, non que ce ne soit un sujet important. Notre champ d'étude se limitant à Voyage au bout de la nuit, nous étudierons essentiellement l'aspect littéraire de cette oeuvre. Dans une première partie, nous analyserons le Voyage de Bardamu, en rapport avec une dialectique de la parole et du silence. Ensuite, nous traiterons plus spécifiquement le thème central de l'oeuvre - la mort - sous ses aspects divers. Nous verrons alors dans quelle mesure la conclusion que tire Bardamu de son voyage correspond à un certain idéal de l'auteur.

Avant de nous plonger dans une étude détaillée du Voyage, il sera utile d'évoquer quelques faits de la vie de Céline, puisque cette dernière a fourni le sujet de plusieurs de ses récits.

Fils unique d'une famille bourgeoise, Louis-Ferdinand Auguste Destouches est né à Courbevoie le 27 mai 1894. Sa mère tenait un magasin de lingerie et son père était correspondant à la compagnie d'assurances Le Phénix. Alors que son père n'avait rien mais se vantait de ses origines intellectuelles et bourgeoises, voire nobles, sa mère, Margueritte Guillou, possédait un petit pécule qui lui permit d'acheter un fonds de commerce. F. Gibault, dans le passage suivant résume bien les conséquences de cette situation:

Il y avait entre l'homme et la femme qui allaient devenir le père et la mère de Louis-Ferdinand Céline, une origine bretonne commune, mais une grande dissemblance de mentalité et d'éducation. Louis en ressentit les effets pendant toute son enfance et sa jeunesse. De fait il fut élevé par des bourgeois, au milieu du peuple, selon des principes aristocratiques et avec des moyens prolétaires. ⁴

⁴ Gibault, Céline p. 36.

Si le lien entre la vie de Céline et ses romans est étroit, il n'en est pas moins altéré par l'imagination de l'auteur. Rappelons ici ce que F. Vitoux disait à ce propos: "les livres de Céline ont tous été à leur façon des autobiographies - des autobiographies transposées, hallucinées, rêvées, souhaitées ou craintes."⁵ Ainsi, contrairement à ses descriptions dans Mort à Crédit, Louis a vécu une enfance sans problèmes, et si ses séjours en Allemagne et en Angleterre le plongent dans une solitude effrayante, il n'en apprend pas moins à parler ces deux langues sans difficulté.

A son retour, Louis fait son apprentissage commercial pendant deux ans, puis il devance l'appel, à l'âge de 18 ans. De ses vingt-quatre mois passés dans l'armée, il retire une immense désillusion: il découvre la sottise humaine, les mensonges patriotiques, la misère sans nom et la mort. Désormais, la vie de Céline sera déchirée entre deux tentations - que l'on retrouve transposées dans le Voyage - celle de la mort, de la résignation; et celle de la fuite, de l'illusion et du mensonge. Blessé, décoré, Louis-Ferdinand revient de son exaltation guerrière et patriotique. Envoyé en Angleterre pendant la guerre, il profite de ce séjour pour découvrir les bas-fonds de Londres et fréquenter les danseuses de music-hall.

Réformé à l'âge de 22 ans, il part pour l'Afrique où il découvre la solitude et la liberté. C'est là qu'il s'initie aux deux grandes passions de sa vie: la médecine et la littérature. L'Afrique lui sert donc de transition entre la jeunesse et la vie d'adulte.

En 1919, il épouse Edith Follet, dont il aura une fille, Colette, et entreprend des études de médecine. Bien que Céline soit resté assez secret sur cette période de sa

⁵ Vitoux, Céline p. 37.

vie, il semble qu'avoir vécu dans un milieu aussi bourgeois n'ait pas entamé sa "constitution décidément plébéienne." Sa thèse consacrée à la vie et à l'oeuvre du médecin hongrois Philippe Ignace Semmelweis, écrite en 1924, constitue sa première oeuvre vraiment personnelle. On a depuis longtemps souligné ce que cette oeuvre avait de significatif sur bien des plans. Sans compter l'intérêt purement médical, elle révèle en effet les préoccupations fondamentales de Céline, fasciné par le personnage de Semmelweis. L'avant-propos des Cahiers Céline nous en donne les raisons:

Une personnalité hors série, géniale,
exceptionnellement sensible au malheur et à la
souffrance des hommes, une découverte qui
aurait dû faire de lui un bienfaiteur de
l'humanité, le "calvaire" qu'en réalité elle
impose au savant qui, méconnu, persécuté par
cela même qui aurait dû le faire glorifier, finit
par la folie et le suicide."⁶ "Vingt-cinq ans plus
tard, Céline dira encore de Semmelweis qu'il
était son "idéal."⁷

Un parallèle évident entre Semmelweis et Céline vient à l'esprit. Pourrions-nous alors émettre la supposition que l'écrivain se soit attaché, au cours de sa vie à s'identifier à ce personnage?

N'ayant perdu ni son goût des voyages ni son besoin d'indépendance, il se rend aux Etats-Unis, à Cuba, au Canada et en Europe occidentale, aux frais de la Société des Nations, dans le but d'approfondir ses recherches en médecine sociale. A son retour, il écrit à sa femme qu'il a envie d'être seul, "ni dominé, ni en tutelle, ni aimé, libre", qu'il déteste le mariage, l'abhorre, le crache...

⁶ Semmelweis et autres écrits médicaux, Textes réunis et présentés par J.-P. Dauphin et H. Godard. Cahiers Céline 3, Gallimard, 1977. p.3.

⁷ Lettre à Albert Paraz du 11 septembre 1949. Valsez, saucisses, Amiot-Dumot, 1950, p. 319. cité dans Cahiers Céline p. 3.

Fin 1926, il écrit l'Eglise, pièce de théâtre dont certains thèmes préfigurent ceux du Voyage. A la même époque, il rencontre Elizabeth Craig, danseuse et dédicataire du Voyage, avec laquelle il passe de nombreuses années. Il s'installe à Clichy où il se trouvera confronté à la misère prolétaire. On voit que Céline n'a pas eu besoin d'aller chercher bien loin la matière de son roman. Peu de temps après son ouverture, son cabinet médical fait faillite et il se retrouve au dispensaire de Clichy, en 1929. Certaines biographies disent qu'il se met alors à écrire le Voyage (pour lequel il obtiendra le Prix Renaudot et manquera de peu le Goncourt). Cependant, en novembre 1932, Céline écrit:

Ce projet remonte à 10 ans. Le boulot dura 6 ans et me tint 50 000 pages manuscrites.⁸

En 1934, on le retrouve aux Etats-Unis où le Voyage va être lancé. Trois événements ponctuent l'année 1936: la parution de Mort à Crédit, sa rencontre avec Lucette Almansor et son voyage en Union Soviétique, au retour duquel il publie Mea Culpa, en décembre 1936. (pamphlet dans lequel il dénonce de façon virulente le communisme en Union Soviétique.) La période 1937-1939 est pour Céline le temps des invectives; il publie alors ses fameux pamphlets: Bagatelles pour un massacre, L'Ecole des Cadavres et Les beaux Draps.

On ne retient aujourd'hui de Bagatelles que les charges violentes contre les Juifs. C'est par là que le livre a fait scandale et c'est malheureusement par là qu'il demeure, bénéficiant de l'attrait malsain qui s'attache à tous les tabous et à tous les interdits. Pourtant le livre n'épargne personne, il constitue une fresque énorme de la décadence française, dans un style et sur un ton que Céline avait voulus délibérément outranciers, procédé déjà utilisé

⁸ Lettre de Céline à Emond Jaloux, 19 nov. 1932, Textes et Documents 1, B.L.F.C., 1979, p. 55.

pour Mort à Crédit [...]”⁹ “[...] Il n’est pas question de mettre en doute la sincérité des convictions de Céline ni son antisémitisme ni son chauvinisme, parfois un peu primaire, ni le fait qu’il était, d’une façon plus générale, viscéralement et intellectuellement raciste.”¹⁰

En effet, Céline, qui n’avait “rien de spécial contre les Juifs en tant que juifs”¹¹, ne les supportait pas en groupe. Quoi qu’il en soit, la publication de Bagatelles entraîne de grands bouleversements dans la vie de Céline dont la première conséquence est qu’il doit démissionner de son poste à Clichy où il travaillait depuis 1929.

L’Ecole des cadavres, publié en 1938, et qui prône l’alliance avec l’Allemagne, - seule solution, selon Céline, pour éviter la guerre - est reçu comme une incongruité, au moment où tous les mouvements patriotiques prêchent l’unité et la réconciliation nationale. Bien qu’accusé plus tard d’avoir collaboré, Céline n’est membre à aucun moment d’aucun parti (de droite ou de gauche). Comme le résume si bien F. Gibault,

Sa nature le portait moins à se joindre à des formations politiques d’inspiration fasciste qu’à partir seul en guerre pour une croisade solitaire qui devait l’amener à se brouiller avec tout le monde.¹²

Autre conséquence de la publication de Bagatelles: Céline doit cesser sa collaboration au laboratoire Biothérapie et enfin, se détourne de la recherche. En

⁹ Gibault, p. 153.

¹⁰ Gibault, p. 154

¹¹ Céline cité dans Gibault, p. 160.

¹² Gibault, p. 179.

1939, Céline, en compagnie de sa femme Lucette, s'installe à Saint-Germain en Laye et ouvre un cabinet. La clientèle ne vient pas... Si seulement il cessait de porter des casquettes, s'il s'habillait plus convenablement, et s'il se faisait payer normalement... comme le lui conseillait sa propriétaire... il n'aurait pas eu à fermer son cabinet. Fin 1939, on le retrouve comme médecin maritime sur le Chella, pour une traversée... des plus aventureuses... De retour à Paris, il se remet à la médecine sociale. Puis, c'est la drôle de guerre, et l'exode. Le 10 juin, Céline accepte de faire partie du convoi d'évacuation de la mairie de Sartrouville, dont il donnera une version plutôt burlesque dans Les Beaux draps, en février 1941:

Moi j'ai fait la retraite comme bien d'autres, j'ai
pourchassé l'Armée Française de Bezons jusqu'à
la Rochelle, j'ai jamais pu la rattraper. Ce fut
une course à l'échalotte comme on en a pas vu
souvent.¹³

A son retour, il obtient un poste au Dispensaire de Bezons, qu'il occupera jusqu'à son départ en Allemagne, en juin 1944.

Se sentant menacés, Céline, Lucette et Bébert leur chat, quittent la France en juin 1944. Le Vigan en témoignera plus tard: "S'il a quitté la France pour le Danemark en juin 1944, c'est parce qu'il ne cessait de recevoir (comme moi) à son domicile des lettres anonymes de menaces de mort..."¹⁴ Commencent alors leurs tribulations dans l'Allemagne de la débâcle, évoquées dans Nord et Rigodon. Comme le dit F. Gibault, "s'il acceptait de risquer sa peau, il était prêt à tout pour la sauver [...] Il avait en reste trop de mépris pour son public pour se préoccuper de réussir ou de

¹³ Les Beaux draps, Paris. Nouvelles Editions Françaises, 1941. p. 11.

¹⁴ Lettre de Robert Le Vigan, 1er janvier 1950, Le Lérot rêveur, mars 1970, pp. 29-44.

manquer sa sortie.”¹⁵ Céline était prêt pour un nouveau voyage. Après avoir écrit les pamphlets et s'être engagé dans la politique, il savait que, d'une manière ou d'une autre, il lui faudrait “payer”. Il souhaitait que ce soit le plus tard possible. Céline aimait la vie.

Ils s'enfuient de Baden Baden à Berlin, et de Sigmaringen à Copenhague où ils pensaient avoir enfin trouvé refuge mais où ils seront arrêtés en décembre 1945. Alors que Lucette sera relâchée, Louis sera incarcéré 11 mois au Danemark - le gouvernement danois ayant refusé son extradition. Céline passe l'année 1947 à finir le second volume de Guignol's Band et commence Féerie pour une autre fois. En 1948, Louis et Lucette s'installent dans une maison sur la Baltique. C'est aussi l'année où les livres de Céline commencent à reparaître en France. Deux ans plus tard, la Cour de Justice de Paris le condamne pour collaboration avec l'ennemi à un an de prison, 50 000 francs d'amende, à la dégradation nationale et confisque tous ses biens. Amnistié l'année suivante, il rentre à Paris et s'installe avec Lucette à Meudon où il ouvre un cabinet médical. En 1952, toute son oeuvre est rééditée, à l'exception des pamphlets - ceci à sa demande.

En 1954, paraît le second volume de Féerie ainsi que Entretiens avec le professeur Y. où Céline expose son esthétique. Suivront D'un château l'autre en 1957 et Nord en 1960. Le 30 juin 1961, il achève la seconde version de Rigodon et s'éteint le lendemain.

Pendant toutes les années suivant son retour d'exil, Céline et Lucette ont vécu dans l'isolement quasi total, mis à part la visite de quelques amis, comme Robert Poulet,

¹⁵ Gibault, p. 338.

auteur de Mon ami Bardamu.¹⁶ Comme dit ce dernier, “pour recevoir la part de gloire qui lui était due, il lui fallait mourir.”¹⁷ Aujourd’hui encore, Céline n’a pas atteint la renommée qui lui est due. Il est pourtant reconnu comme un des auteurs qui ont le plus marqué le vingtième siècle; mais on est encore hésitant à donner à un “collaborateur” la place qu’il mérite dans la littérature française.

¹⁶ R. Poulet, Mon ami Bardamu Entretiens familiaux avec L.-F. Céline. Plon, 1971.

¹⁷ Poulet, p. 13.

I LE VOYAGE DE BARDAMU

A première vue, Voyage au bout de la nuit semble être une suite d'aventures dont le héros serait Bardamu. De façon schématique, on pourrait considérer son voyage comme une série de voyages "géographiques" dont le point commun serait la découverte de la misère. La structure de ce roman étant cependant beaucoup plus complexe, nous retiendrons pour le moment le fait que le roman se divise en deux grandes parties. Quant à l'explication de cette division, les avis diffèrent. Celle de F. Vitoux¹, nous a semblé être la plus intéressante. Pour cette raison, nous ferons souvent référence à ce critique dans l'analyse qui va suivre.

Nous avons donc discerné deux grandes parties dans ce roman. La première correspond à l'initiation de Bardamu à la misère et la seconde au résultat et aux conséquences de cette initiation sur l'attitude et donc sur le mode de vie de Bardamu. Dans chaque "continent" Bardamu fait l'apprentissage de plusieurs formes de "parole" et par là, des diverses modalités de la misère. Les types de parole dont parle F. Vitoux découpent les actions significatives du roman; par parole, il faut entendre une attitude de la part du héros par rapport à une situation donnée. Dans la première partie du roman nous allons voir comment Bardamu essaie tour à tour plusieurs attitudes de langage sans succès. Finalement, après tous ces échecs, Bardamu rentre en France et se résout à adopter un dernier type de "parole" qui est le silence.

¹ F. Vitoux, L.-F. Céline Misère et Parole, Ed. Gallimard, Collection Les Essais, 1973.

Le roman s'ouvre sur: "Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler."² En d'autres termes, le "je", c'est-à-dire Bardamu, va faire l'expérience de la parole. Pour Bardamu (et Céline), la parole est le révélateur privilégié de la misère - thème qui se dévoile à travers divers niveaux d'énonciation. La parole est donc une prise de position devant la misère, un moyen pour affronter la misère. La misère, c'est la faiblesse et le néant de l'homme et aussi le sentiment de la mort - thème central de l'oeuvre de Céline. L'univers du Voyage est peuplé d'individus qui cherchent, par le biais du langage, à échapper à cette misère. A la parole, s'oppose le silence. Nous avons donc dans ce roman une véritable dialectique du silence et de la parole.

i La parole, révélateur privilégié de la misère.

Le Voyage débute sur un coup de tête de Bardamu, qui s'engage dans l'armée. Il est évident qu'il ne s'est pas rendu compte des conséquences de son acte qu'il considère héroïque. Quand il s'en aperçoit, il est trop tard; Bardamu constate: "On était fait comme des rats."³

Ici, Bardamu est victime d'une double parole qui l'a précipité dans la guerre, dans la misère. En effet, il est victime d'une parole mensongère - il croyait au régiment, à tout ce qu'il représentait, c'est-à-dire la gloire, le prestige, la patrie, etc. et deuxièmement, il est victime de sa propre parole: il a voulu se rendre intéressant en s'écriant qu'il allait s'engager. Si on ne lui avait pas fait croire aux vertus du régiment, il ne se serait pas engagé. S'il n'avait pas voulu se rendre intéressant, il ne se serait pas engagé non plus. Il a été coupable de croire au langage des

² L.-F. Céline, Voyage au bout de la nuit, Collection Folio, Gallimard, 1952. p. 15.

³ Céline, p. 19.

apparences, la parole dont on est dupe. Il va donc découvrir la guerre: "Je venais de découvrir d'un coup la guerre toute entière".⁴

Bardamu n'en comprend pas la raison. Les Allemands ne lui ont rien fait et il ne voit pas pourquoi il devrait se battre. Pour lui, la guerre n'est peut-être qu'un malentendu, une erreur grossière. C'est pourquoi il tente de convaincre le colonel et ses supérieurs, d'arrêter le conflit. En adoptant la parole de vérité comme répondant au mensonge qu'est la guerre, il ne fait que s'attirer des ennuis. La communication s'avère impossible, le colonel étant tué au moment où Bardamu va prendre la parole. Tout espoir de dialogue cesse à jamais. De même quand Bardamu va apprendre aux autres la nouvelle de la mort du colonel, c'est dans son esprit une nouvelle capable de réunir dans un intérêt commun tous les subordonnés du colonel mort. Mais le brigadier réplique: "C'est pas les colonels qui manquent."⁵ D'où la déception de Bardamu: "Je leur raconterai plus rien à l'avenir! que je me disais, vexé."⁶ Ses tentatives de communication avec les hommes n'ont pas réussi. Plus jamais il ne voudra se compromettre en confiant à plus puissant que lui la vérité sur le monde qui l'entoure, comme ses espoirs pour améliorer la condition de l'homme.

ii La parole mensongère.

Bardamu décide alors de se résigner en apparence. Il ne se plaint plus ouvertement et ne cherche plus à convaincre qui que ce soit de l'absurdité de la guerre. Il semble, à partir de ce moment-là, être tout à fait cynique, cherchant à exploiter

⁴ Céline, p. 25.

⁵ Céline, p. 31.

⁶ Céline, p. 32.

toute situation donnée pour en tirer le meilleur parti possible. Son seul objectif est alors de rester en vie:

Tant qu'on y resterait en vie faudrait avoir l'air
de chercher le régiment. ⁷

Pour atteindre ce but, il prétend accepter l'ordre établi: "Alors on disait plus rien. On ne rouspétait plus".⁸ Ce silence calculé lui fait gagner la confiance de ses supérieurs et on l'envoie en mission avec quelques-uns: "Tenez, vous, brigadier Bardamu, allez donc avec vos quatre hommes." ⁹ Ce témoignage de confiance est le résultat même de son attitude résignée. Bien entendu, il ne voit pas là un honneur mais une autre occasion de se faire tuer.

En effet, la mort chez Bardamu est devenue une obsession constante, bien que, paradoxalement, il s'y habitue peu à peu. La nuit, par exemple, dont il avait tant peur au début de la guerre, lui paraît désormais rassurante. Cependant, Bardamu cherche par tous les moyens à "s'enfuir" - terme pris, d'une part, au sens figuré (fuite par rapport à la misère) et, d'autre part, au sens propre (sa lâcheté). L'occasion se présente à lui, lorsque, paradoxalement, le capitaine (qui lui fait confiance à cause de son attitude réservée) l'envoie en mission. Notons que Bardamu est d'ailleurs tout à fait conscient de la confiance que lui témoignent ses supérieurs. Il dit:

Je n'étais point très sage, pour ma part, mais
devenu assez pratique cependant pour être lâche
définitivement. Sans doute donnais-je à cause de

⁷ Céline, p. 41

⁸ Céline, p. 43.

⁹ Céline, p. 48.

cette résolution l'impression d'un grand calme. Toujours est-il que j'inspirais tel que j'étais une paradoxale confiance à notre capitaine Ortolan lui-même, qui résolut par cette nuit-là de me confier une mission délicate.¹⁰

Bardamu sait pourtant que cette attitude de parole n'est pas la solution car, comme il le dit lui-même, rétrospectivement, "la délivrance était fictive". Au point où il en est, son seul espoir est d'être fait prisonnier et l'idée de désertir commence à germer en lui. Il se découvre "une sorte d'audace, déserteuse il est vrai, mais insoupçonnée;" ¹¹ idée qui se concrétise lors de sa rencontre avec Robinson.

En attendant, il continue à utiliser cette attitude faussement docile en espérant qu'elle finira par le tirer d'affaires.

Pour être bien vus et considérés [...] C'est le moment alors de bien se tenir, d'avoir l'air convenable, de ne pas rigoler tout haut, de se réjouir seulement en dedans. C'est permis. Tout est permis en dedans¹²

pense-t-il de retour à Paris, lors d'un enterrement.

En effet, Bardamu se retrouve en convalescence à l'hôpital à Paris, suite à une blessure pour laquelle il reçoit la médaille militaire. Là, à son retour de la guerre, il fait le point sur cette première expérience de la misère: il ne croit plus à l'héroïsme, il ne croit plus aux élans du coeur,

...parce que les élans du coeur [m'] étaient devenus tout à fait désagréables [...] il faut s'en

¹⁰ Céline, p. 53.

¹¹ Céline, p. 55.

¹² Céline, p. 67.

méfier énormément du coeur, on me l'avait
appris et comment! [...] J'étais devenu devant
tout héroïsme verbal ou réel, phobiquement
rébarbatif. J'étais guéri, bien guéri¹³

Et un peu plus loin il réitère:

Mais je me méfiais des impressions à présent.
On m'avait possédé une fois à l'impression, on
ne m'aurait plus au boniment. Personne. ¹⁴

Bardamu se tourne alors vers ce que F. Vitoux appelle la parole de distraction.
Lola en est l'instrument. Pour Bardamu, Lola n'est qu'un corps et il ne croit pas à
son esprit. Elle est la distraction par excellence. Elle vit dans un monde utopique
refusant d'y voir la misère. Pour Bardamu,

Lola ne faisait que divaguer de bonheur et
d'optimisme, comme tous les gens qui sont du
bon côté de la vie, celui des privilèges, de la
santé, de la sécurité et qui ont encore pour
longtemps à vivre ¹⁵

A travers Lola, qui représente le plaisir sensuel, Bardamu peut, à son tour, fuir la
réalité. Pour cela, il lui suffit de rentrer dans le jeu de Lola, dans son monde
utopique:

Elle lui plut si fort, ma description idéale, que ce
récit nous rapprocha [...] Je lui donnai pour la
rassurer toutes les espérances auxquelles je
pouvais penser...¹⁶

¹³ Céline, p. 69.

¹⁴ Céline, p. 75.

¹⁵ Céline, p. 72.

¹⁶ Céline, p. 77.

Bardamu a recours au mensonge. Cependant, cette solution n'est pas la bonne car elle ne lui permet d'échapper à la misère que temporairement. Il se rend vite compte que cette solution ne lui convient pas non plus à long terme. A l'asile d'Issy-les-Moulineaux, Bardamu finit par avouer à Lola ce qu'il pense réellement de la guerre. Le résultat de cet aveu est immédiat: elle l'abandonne car il détruit ses rêves. Voici comment se déroule leur conversation:

-

Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand!
Vous êtes répugnant comme un rat...
-Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi.[...] Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient [...] Je ne veux plus mourir [...] Il n'y a que la vie qui compte." ¹⁷

Après Lola, Bardamu rencontre Musyne. Encore une fois, il cherche à fuir la misère mais il n'y arrive pas. Il finit par se rendre compte que l'ivresse du plaisir n'est qu'une solution temporaire qui le soustrait pour un moment seulement à la lucidité de ses propres misères.

A l'hôpital, pourtant, sa rencontre avec le sergent Branledore le pousse à refaire usage de la parole mensongère dans le but "d'améliorer son état." En effet, afin de se faire bien voir du Docteur Bestombes et des infirmières, Branledore se fait passer pour un patriote virulent. Bardamu observe qu':

Ainsi rendu conforme à l'ardente littérature agressive par un effet d'opportune mise en scène, il (Branledore) jouissait de la plus haute côte morale. Il le possédait, le truc lui [...] il faut prendre le ton, s'animer, jouer, se décider ou bien disparaître. ¹⁸

¹⁷ Céline, p. 88.

¹⁸ Céline, p. 119.

Bardamu n'a donc pas le choix. S'il veut survivre il doit jouer le jeu. Cependant, le mensonge n'est toujours pas une solution définitive. En effet, pour Céline, la parole en soi est mensonge; elle permet au pauvre de devenir, non pas un riche, mais un pauvre récompensé. Bardamu petit à petit se rend compte de cela. Déjà, il ne croit plus aux mots. En parlant de sa mère qui vient lui rendre visite à l'hôpital, il dit:

Elle était heureuse de me retrouver ma mère, et pleurnichait comme une chienne à laquelle on a rendu enfin son petit. Elle croyait sans doute m'aider beaucoup en m'embrassant, mais elle demeurait cependant inférieure à la chienne parce qu'elle croyait aux mots elle qu'on lui disait pour m'enlever... ¹⁹

Nous voyons déjà certains jalons se poser sur la route du voyage de Bardamu. Jusque-là, il a essayé plusieurs possibilités et formes de parole qui se sont avérées insatisfaisantes, pour la seule raison qu'elles font toutes abstraction de la réalité, qui n'est autre que la misère. Petit à petit, il va alors s'acheminer vers la négation de la parole, seule forme possible, le silence. En attendant, à l'hôpital, Branledore pousse son délire jusqu'au bout. Bardamu raconte qu'

il inventait de nouvelles histoires, il se surpassait, on ne pouvait plus l'arrêter, ses exploits tenaient du délire. ²⁰

Bardamu décide de rentrer dans le jeu de Branledore:

C'était à qui parmi nous, saisi d'émulation, inventerait à qui mieux mieux d'autres belles pages guerrières où figurer sublimement. ²¹

¹⁹ Céline, p. 124.

²⁰ Céline, p. 130.

²¹ Céline, p. 130.

De ce fait, Bardamu gagne du temps. Ce petit jeu lui fait oublier, pour un moment, le fait qu'à tout instant il est susceptible d'être renvoyé au front. Cette façon de jouer au patriote exorcise en quelque sorte sa peur de la guerre.

A la fin de son séjour à l'hôpital, Bardamu refait le bilan et pour la première fois ressent un sentiment de solitude qui s'intensifiera au cours de son voyage. Non seulement il se retrouve seul, mais on sent aussi apparaître les premiers signes de maladie nerveuse qui le conduiront jusqu'au délire. Il est pris d'étourdissements, il "titube dans la guerre."

A sa sortie de l'hôpital, après avoir erré dans Paris, il retourne chez son ancien employeur, le bijoutier Puta dans le but de lui soutirer un peu d'argent, mais sans succès. Il y rencontre Voireuse, soldat aussi "paumé" que lui. Ensemble, ils entreprennent alors d'aller rendre visite à la mère d'un soldat. Le hasard fait qu'ils y retrouvent Robinson. La visite se solde pour tous par un échec car la mère du soldat est morte. Bardamu n'arrive donc pas à se sortir de la misère physique et morale que la guerre a profondément aggravée. Il se sent rejeté par la société entière:

... j'étais marqué à la tête et pour toujours.
Rien à dire. "Va-t-en!... qu'ils m'ont fait. T'es
plus bon à rien!"²²

iii La parole, une arme?

Tous les efforts de Bardamu pour sortir de sa condition se sont soldés par des échecs. Il éprouve constamment le besoin d'échapper à la réalité - preuve qu'il n'est pas prêt à l'accepter telle quelle. Il s'embarque sur l'Amiral Bragueton pour

²² Céline, p. 147.

l'Afrique en espérant fuir toute cette misère. Cependant, au cours de la traversée, Bardamu devient le bouc-émissaire des passagers. La situation est grotesque et s'envenime à un tel point que les passagers veulent sa mise à mort. Puis, nous assistons à un renversement de situation, toujours grotesque, où on lui donne l'occasion de s'exprimer. Il saisit sa chance. Lui offrir de s'exprimer, c'est lui offrir une manière de leur échapper - car toute parole est mensonge. Il gagne la confiance des passagers et finit par leur échapper. Les agresseurs de Bardamu doivent "pour tout triomphe se contenter d'attraper des mots dans l'air."²³ Pour cela, il lui a suffi de chatouiller la vanité de ses agresseurs en les écoutant et en faisant semblant de les admirer. Il arrive donc de cette façon à maîtriser la situation. Ici, la parole est donc encore une fois utilisée par Bardamu comme moyen de fuite; dans ce cas-là, parler lui a sauvé la vie.

Ce fut le seul cas où la France me sauva la vie,
jusque-là c'était plutôt le contraire. ²⁴

La peur l'aide certainement:

C'est peut-être de la peur qu'on a le plus
souvent besoin pour se tirer d'affaire dans la
vie²⁵

La parole peut donc être une arme. Cet épisode est vécu par Bardamu comme un cauchemar, si bien que, "retourner dans la nuit" lui est préférable car il trouve "derrière la nuit toutes les complicités du silence".²⁶ Ici encore, le silence semble correspondre à un idéal.

²³ Céline, p. 159.

²⁴ Céline, p. 159.

²⁵ Céline, p. 159.

²⁶ Céline, p. 163.

iv Silence et résignation.

Rescapé du bateau et arrivé en Afrique, Bardamu découvre que la misère est partout; elle se présente tout simplement sous des formes variées. Là, il fait la connaissance du sergent Alcide dans la personnalité duquel il découvre deux aspects distincts. Personnage banalement célinien, Alcide est misérable et profiteur. En effet, il s'est monté un petit commerce (il pratique le crédit sur solde) décrit par Bardamu dans les termes suivants:

A Topo, tout minuscule que fut l'endroit, il y avait quand même place pour deux systèmes de civilisation, celle du lieutenant Grappa, plutôt à la romaine, qui fouettait le soumis pour en extraire simplement le tribut, dont il retenait, d'après l'affirmation d'Alcide, une part honteuse et personnelle, et puis le système Alcide proprement dit, plus compliqué, dans lequel se discernaient déjà les signes du second stade civilisateur, la naissance dans chaque tirailleur d'un client, (l'exploitation des miliciens noirs) combinaison commercialo-militaire en somme beaucoup plus moderne, plus hypocrite, la nôtre.²⁷

Bardamu s'aperçoit que tout cet argent va à sa petite nièce orpheline et paralysée; Alcide est gêné et a honte de dévoiler sa générosité qui pourrait sembler incompréhensible, voire risible. C'est pour cela qu'il préfère garder le silence sur son activité. Pour Céline, la parole est synonyme de méchanceté. La générosité s'avère donc indissolublement attachée au silence. Le seul problème qu'il semble y voir cependant, est que les êtres généreux et silencieux ne s'appliquent qu'à soulager des misères individuelles (Alcide avec sa nièce, Molly avec Bardamu) et non l'humanité. Toutefois, cette tendresse individuelle pourrait, par son intensité,

²⁷ Céline, p. 204.

changer la face du monde: seule méthode possible en vue de porter remède à la misère de l'humanité. C'est la seule voie à suivre, même si elle est sans espoir. On peut dire qu'il s'agit d'une attitude vraiment désespérée car elle est insuffisante à résoudre le problème de la souffrance de l'humanité et a peu de chances de s'accomplir efficacement. D'autre part, F. Vitoux rappelle que "cette force qui existe pour améliorer l'humanité ne peut pas s'exercer sur les origines de la misère".²⁸ La fonction de personnages comme Alcide est donc uniquement d'ordre éducatif. En mettant Alcide en scène, Céline révèle ses attitudes privilégiées. Son héros, lui, découvrira plus tard ces valeurs idéales, dans la seconde partie du roman.

v *La solitude: Première prise de conscience du néant.*

De l'Afrique, Bardamu aura eu sa première expérience de l'usage du silence: les silencieux ne se révoltent pas, ils se résignent. Cependant, il n'est pas encore prêt à adopter lui-même cette attitude, d'où la poursuite de son voyage. Délirant, malade, il s'enfuit de son poste à demi-conscient pour se retrouver à ramer sur une galère en partance pour l'Amérique. Ses compagnons de galère cherchent à le dissuader de rester aux Etats-Unis mais Bardamu se montre indifférent à leurs exhortations. Leur attitude vis-à-vis de Bardamu n'est ni hostile ni particulièrement amicale; ils le voient plutôt comme un être différent de la masse mais dont ils n'ont rien à craindre: "Il est fou, qu'ils disaient, mais il est pas dangereux." ²⁹ De même qu'à l'hôpital il avait réussi à se faire passer pour un fervent patriote, Bardamu se sert de la parole mensongère pour arriver à ses fins, c'est-à-dire convaincre

²⁸ Vitoux, p. 68.

²⁹ Céline, p. 239.

l'immigration américaine de ne pas le renvoyer d'où il vient. La situation, dont voici un extrait, est tout à fait grotesque:

J'en profitai pour leur parler moi des puces, comme ça sans en avoir l'air... Que je savais les attraper... Les compter... Que c'était mon affaire et aussi de grouper ces parasites en véritables statistiques. Je voyais bien que mes allures les intéressaient, les faisaient tiquer mes gardes. On m'écoutait. Mais quant à me croire c'était une autre paire de manches.³⁰

Bardamu finit par être engagé comme compteur et trieur de puces. Pendant ce temps, à mesure que sa fièvre tombe, il éprouve de plus en plus le besoin de reprendre sa quête:

Ainsi passèrent des jours et des jours, je reprenais un peu de santé, mais au fur et à mesure que je perdais mon délire et ma fièvre dans ce confort, le goût de l'aventure et des nouvelles imprudences me revint impérieux. A 37 degrés tout devient banal.³¹

A peine Bardamu se retrouve-t-il à New York qu'un premier constat s'impose: il y a des pauvres là aussi - la misère est donc partout. Il découvre aussi qu'en Amérique le Dollar tout puissant, est vénéré comme une idole. Bardamu donne une description très sarcastique de ce phénomène:

Quand les fidèles entrent dans leur Banque, faut pas croire qu'ils peuvent se servir comme ça, selon leur caprice. Pas du tout. Ils parlent à Dollar en lui murmurant des choses à travers un petit grillage, ils se confessent quoi [...] Ils

³⁰ Céline, p. 242.

³¹ Céline, p. 244.

n'avaient pas l'Hostie. Ils se la mettent sur le
cœur.³²

Bardamu fait un parallèle évident entre l'argent et la religion. La banque est comparée au temple ou à l'église, le Dollar à Dieu et le guichet au confessionnal. Mais ce qui l'intéresse, surtout, ce sont les femmes américaines et ceci pour la raison suivante: il peut assouvir sa soif de rêves et de fuite dans sa relation avec les femmes, et pour lui les femmes sont un moyen d'échapper à la Misère. En effet, à travers toutes ces belles femmes "qu'il n'en peut plus d'admirer", il revoit Lola et le monde qu'elle représente; voir ces femmes c'est revivre les doux moments où il pouvait s'abandonner au plaisir sensuel:

Je touchais au vif de mon pèlerinage. Et si je
n'avais point souffert en même temps des
continuels rappels de mon appétit, je me serais
cru parvenu à l'un de ces moments de
surnaturelle révélation esthétique [...] Il ne me
manquait qu'un sandwich en somme pour me
croire en plein miracle. Mais comme il me
manquait le sandwich.³³

En effet, la triste réalité est qu'il n'a pas assez d'argent pour se payer même un simple sandwich. Cependant, la sensation du moment est assez forte pour lui faire oublier, ou plutôt supporter, sa condition de misère:

... j'arrivai au bureau des entrées si rêveur ayant
absorbé une ration de beauté tellement trop
forte pour mon tempérament que j'en
chancellais. ³⁴

³² Céline, p. 248.

³³ Céline, p. 249.

³⁴ Céline, p. 253.

Bien que Bardamu se soit remis de sa fièvre et de son délire, il se trouve confronté à un autre type de fièvre:

Je m'effilochais comme j'avais vu déjà
s'effiloche ma case au vent d'Afrique parmi les
déluges d'eau tiède. J'étais aux prises ici pour
ma part avec un torrent de sensations
inconnues. Il y a un moment entre deux genres
d'humanités où l'on en arrive à se débattre dans
le vide.³⁵

On sent que Bardamu se pose plus de questions sur le sens de la vie qu'au début du roman. Ses diverses aventures, ou plutôt mésaventures, l'ont rendu conscient de la dure réalité de la vie. Il voit les choses différemment et s'étonne que beaucoup "... ne cherchent pas à comprendre eux le pourquoi qu'on est là..." ³⁶ Bardamu ne prétend pas comprendre, mais il s'interroge: "J'en avais trop vu moi des choses pas claires pour être content. J'en savais de trop et j'en savais pas assez." ³⁷ C'est pour cela qu'il doit poursuivre son voyage aux sens concret et abstrait du terme. Si au début du roman, il se pose déjà beaucoup de questions, c'est parce qu'il est complètement perdu et cherche à comprendre ce qui lui arrive. La guerre est quelque chose de nouveau pour lui et qui ne correspond en rien à ses attentes. Mais après cette première expérience, plus celle de l'Afrique, on sent que Bardamu a déjà beaucoup "vécu" et qu'effectivement, au point où il en est, il ne peut plus s'arrêter; il doit aller au bout de son voyage, au bout de la nuit, du moins essayer; car pour Bardamu, comme il nous le rappelle ici, la seule vérité qui compte, c'est la mort:

...La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas.
La vérité de ce monde, c'est la mort. Il faut

³⁵ Céline, p. 254.

³⁶ Céline, p. 255.

³⁷ Céline, p. 256.

choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me
tuer moi!!³⁸

vi Les distractions: cinéma, sexe, refuges temporaires.

Il ne lui reste donc que le choix de mentir. La distraction, comme nous l'avons vu, est un moyen d'éviter la vérité, c'est-à-dire la mort. Alors Bardamu sort dans la rue, "ce petit suicide". Il ressent la solitude plus que jamais et se réfugie au cinéma où il reçoit sa dose de rêve; mais il ne s'agit encore une fois que d'une solution temporaire, et cela, Bardamu en prend de plus en plus conscience:

Il faut se dépêcher de s'en gaver de rêves pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. On choisit parmi les rêves ceux qui vous réchauffent le mieux l'âme. Pour moi, c'était je l'avoue, les cochons.³⁹

C'est pour cela qu'il ajoute: "Je m'accrochais pour mon compte au cinéma avec une ferveur désespérée." ⁴⁰ Bardamu se redonne ainsi du courage pour quelques jours mais comme une drogue, la distraction le soulage à court terme. A long terme, Bardamu ne peut pas s'en sortir de cette façon:

Cependant, le courage ne me revenait toujours pas. J'allais bien reprendre des doses et des doses encore de cinéma, par-ci, par-là, mais c'était tout juste assez pour rattraper ce qu'il me fallait d'entrain pour une promenade ou deux. Rien de plus. En Afrique, j'avais certes connu un genre de solitude assez brutale, mais

³⁸ Céline, p. 256.

³⁹ Céline, p. 262.

⁴⁰ Céline, p. 262.

l'isolement de cette fourmilière américaine
prenait une tournure plus accablante encore.⁴¹

Son isolement est tel qu'il prend soudain conscience du vide autour de lui, du néant qu'il représente. Il s'est en quelque sorte "dissous" dans ce nouveau milieu et seule la distraction le garde en vie:

Contre l'abomination d'être pauvre, il faut
avouons-le, c'est un devoir, tout essayer, se
saouler avec n'importe quoi, du vin, du pas cher,
de la masturbation, du cinéma.⁴²

Jusque-là, il ne voit pas d'autre solution à son problème quotidien: celui d'échapper à la pauvreté. Alors, il continue à se mentir à lui-même, comme le monde autour de lui. Pourquoi continue-t-il son voyage? Parce que, malgré son pessimisme général, il a quand même, au fond de lui, un minuscule espoir, qu'il exprime dans le paragraphe suivant:

Un autre pays, d'autres gens autour de soi,
agités d'une façon un peu bizarre, quelques
petites vanités en moins, dissipées, quelque
orgueil qui ne trouve plus sa raison, son
mensonge, son écho familial, et il n'en faut pas
davantage, la tête vous tourne, et le doute vous
attire, et l'infini s'ouvre rien que pour vous, un
ridicule petit infini et vous tombez dedans... Le
voyage c'est la recherche de ce rien du tout, de
ce petit vertige pour couillons...⁴³

En attendant, les "distractions" l'aident à poursuivre son voyage et il s'y tient:

Nous sommes, par nature, si futiles, que les
distractions peuvent nous empêcher vraiment de

⁴¹ Céline, p. 261.

⁴² Céline, p. 271.

⁴³ Céline, p. 274.

mourir. Je m'accrochais pour mon compte au cinéma avec une ferveur désespérée.⁴⁴

La faim le pousse à retrouver Lola mais leur entrevue se passe plutôt mal. En effet, Lola ne tient en rien à se rappeler le passé et encore moins à revoir Bardamu.

Nous avons vu que Bardamu, accablé et dégoûté, avait trouvé comme solution, pour échapper à la misère, la distraction. Il s'était aussi promis de ne plus chercher à montrer la réalité aux gens, car il avait subi les conséquences de son acte de parole. Quand Lola lui demande ce qu'il pense de la maladie de sa mère, elle s'attend à des paroles réconfortantes, même si ce sont des mensonges. Mais Bardamu, ose lui dire la vérité et la blesse profondément. Furieuse, elle le met à la porte. Bardamu en profite cependant pour lui soutirer quelque argent et il jubile. Du coup, il sort de son apathie et reprend courage: "Ça m'a redonné quand même le goût du travail et plein de courage cette solide engueulade."⁴⁵

Il part pour Détroit et se retrouve chez Ford comme ouvrier à la chaîne. On lui explique bien clairement qu'il n'est pas au travail pour penser mais pour faire les gestes qu'on lui commandera d'exécuter. Bardamu décide de se résigner car il sait que la révolte ne l'a jamais conduit qu'à des ennuis:

Valait mieux que je sache à quoi m'en tenir sur les habitudes de la maison [...] Je tenais à passer désormais pour un petit peinard.⁴⁶

En fait, le travail est abrutissant et déshumanisant, comme l'exprime ici Bardamu:

⁴⁴ Céline, p. 262.

⁴⁵ Céline, p. 283.

⁴⁶ Céline, p. 287.

On existait plus que par une sorte d'hésitation
entre l'hébétéude et le délire. ⁴⁷

C'est un travail à devenir fou. (Le bruit et la parole sont synonymes de mensonge, le silence, de paix.) Malgré son désir apparent de devenir comme les autres, et de renoncer, il ne peut s'empêcher cependant de vouloir revoir les "gens du dehors." Il prend l'habitude d'aller voir les prostituées, autre substitut pour fuir la misère et dont il a conscience: "Le cinéma ne me suffisait plus, antidote bénin, sans effet réel contre l'atrocité matérielle de l'usine."⁴⁸

Bardamu se réfugie provisoirement, dans l'érotisme. C'est alors qu'il rencontre Molly, avec qui il va faire une partie de son voyage. Molly est la seule personne pour qui Bardamu ait jamais éprouvé quelque chose de sincère: "... j'éprouvai bientôt un exceptionnel sentiment de confiance, qui chez les êtres apeurés tient lieu d'amour." ⁴⁹ Bardamu aime Molly car "pour la première fois un être humain s'intéressait à moi, du dedans si j'ose le dire, à mon égoïsme, se mettait à ma place à moi et pas seulement me jugeait de la sienne, comme tous les autres."⁵⁰ Molly lui fait tellement de bien qu'il regrette de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt; il pense même qu'elle aurait pu lui éviter de devenir ce qu'il est. Malheureusement, il est trop tard. Ferdinand a commencé sa quête et ne peut pas l'abandonner en route. Même Molly n'arrivera pas à le dissuader de continuer. Entre-temps, Bardamu a retrouvé Robinson - ou plutôt, Robinson a reconnu Bardamu dans le bus. A travers leur conversation, on apprend que Ferdinand pense à rentrer en France car il a fait

⁴⁷ Céline, p. 289.

⁴⁸ Céline, p. 290.

⁴⁹ Céline, p. 291.

⁵⁰ Céline, p. 292.

le tour de la misère et sait désormais qu'il ne pourra jamais complètement lui échapper. Alors, il quitte Molly, très peiné.

La seconde partie du Voyage nous ramène en France. Six années se sont écoulées et Bardamu est devenu médecin. Ce retour en France correspond à un changement fondamental dans sa vie. Pendant toutes ces années, il a voulu échapper à la misère et son voyage lui a appris que c'était une tâche impossible. Il en a pris son parti et décide de vivre avec. Il a enfin "accepté" la misère et ne cherche plus à lui échapper; au contraire, il ira dorénavant au coeur de cette misère. Pendant toute la première partie de ce roman, nous avons vu que Bardamu avait essayé, sans succès, plusieurs types de paroles, correspondant à plusieurs types d'attitudes face à la misère. Bardamu a enfin pris conscience que tout cela n'était que provisoire et ne faisait que retarder sa vraie destinée. Son expérience du silence avec le sergent Alcide d'abord, puis avec Molly, lui a montré que c'était la seule façon de se battre contre le monde. Bardamu se résigne donc au silence car il sait que toute parole est mensonge, et surtout, inutile. Les rares fois où il essaiera encore de parler et d'ouvrir les yeux aux gens sur la réalité le convaincront de son inutilité.

Bardamu choisit de s'installer en banlieue de Paris, à la Garenne-Rancy, pour exercer sa profession de médecin. Son but est d'approcher la misère de près et même s'il n'a pas l'ambition de changer le monde, et ne veut pas l'admettre ouvertement, il voudrait, au fond de lui, tout de même le soulager un peu. Bardamu se livre un peu, comme dans le passage suivant:

Les études ca vous change, ca fait l'orgueil d'un homme. Il faut bien passer par là pour entrer dans le fond de la vie [...] Avec la médecine, moi, pas très doué, tout de même je m'étais bien rapproché des hommes, des bêtes, de tout.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à y aller carrément, dans le tas.⁵¹

Bardamu se défend bien de se prendre pour un sauveur ayant une mission à accomplir. Pourtant, sous ses airs indifférents, on sent bien qu'il a trouvé une sorte de sens à sa vie, comme nous le montre le passage suivant:

La mort court après vous, faut se dépêcher et
faut manger aussi pendant qu'on cherche et puis
passer en dessous la guerre par-dessus le marché.
Ça fait bien des choses à accomplir.⁵²

Ce verbe "accomplir" trahit le narrateur, car cela peut sous-entendre qu'il s'est justement donné un but, une mission à accomplir. Ferdinand ne fait pourtant rien pour s'attirer de la clientèle. Il a posé sa plaque et il attend. A part Bébert, pour qui il ressent quelque chose, les adultes en général lui semblent indifférents. Il consulte gratuitement, ou presque. Bardamu rend service aux gens tout en sachant très bien qu'au lieu de le remercier, ils vont le mépriser. Bardamu est très pessimiste en général et nous donne l'impression de ne croire en rien et surtout de n'avoir aucune illusion sur l'utilité de son travail. Il nous dit rendre service surtout par curiosité. En effet, Bardamu semble fasciné par autant de laideur qu'il ne cesse de découvrir. Il n'est absolument pas dupe et se rend très bien compte de la situation. Il sait très bien, par exemple, que la tante de Bébert, la concierge, le méprise parce qu'il se met au même niveau que les pauvres, et parce qu'il ne se fait pas payer. En parlant de la concierge, Bardamu dit: "Mon humanitarisme me vaut de sa part une haine animale."⁵³ Pourquoi le méprise-t-elle au lieu de lui être

⁵¹ Céline, p. 307.

⁵² Céline, p. 307.

⁵³ Céline, p. 312.

reconnaissant? F. Vitoux, dans Misère et Parole, appelle cela la “parole de médisance”. Selon lui, les pauvres n’ont pas le choix pour fuir la misère: soit ils s’inventent un autre monde (la “parole féerique”), soit ils médisent sur ceux qui se détachent de la masse pour quelque raison que ce soit.

vii L’inutilité de la parole.

Bardamu commence alors un autre voyage au “centre de la misère” qu’il décrit sous ses formes diverses. Il commence par faire la connaissance des Henrouille, qui ont à leur charge la mère de monsieur Henrouille et dont la bru cherche à se débarrasser. Ils comptent sur Bardamu pour faire interner la grand-mère une bonne fois pour toutes. Mais la vieille femme n’est pas dupe et menace Bardamu qui finit par s’en aller sous les insultes. Sorti de chez les Henrouille, il va voir une jeune femme qui souffre des conséquences de ses nombreux avortements. Sa mère refuse de voir la vérité en face et a recours au mensonge afin de se cacher la véritable misère de sa fille. Sous prétexte de honte et de réputation à garder, la mère refuse de faire hospitaliser sa fille et la laisse mourir. Bardamu n’essaie point de la dissuader. Il sait que ça ne servirait à rien. Il tente pourtant de donner son avis:

Je hasardai un conseil de transport immédiat
dans un hôpital pour qu’on l’opère en vitesse.
Ah! malheur de moi! Du coup, je lui ai fourni sa
plus belle réplique, celle qu’elle attendait. -
Quelle honte! L’hôpital! Quelle honte, Docteur!
A nous! Il ne manquait plus que cela! C’est un
comble! Je n’avais rien à dire...⁵⁴

A d’autres reprises, il essaiera d’intervenir, en vain. Bardamu s’est bien résigné à garder le silence, car il sait que la parole ne servira à rien puisque la mère refuse de

⁵⁴ Céline, p. 331.

voir la réalité, quoi qu'il dise. En fait, plus il en dit, plus il déchaîne le flot de paroles de la mère, dont le seul souci est qu'il ne dise rien à personne sur la condition de sa fille.

Après cet épisode, Bardamu continue à nous décrire les horreurs de la misère, là, autour de lui: il parle des enfants martyrs, battus par leurs parents, avec le même sang-froid que lorsqu'il avait décrit les souffrances de la jeune avortée. Ses mots sont durs et terriblement réels. Il n'y a rien à embellir et Céline décrit la misère avec le langage de la misère. Bardamu écoute le malheur du monde de sa cuisine. Il ne peut pas s'empêcher d'écouter et pourtant, il ne fait rien, en apparence, pour empêcher tout cela. Il dit:

Je n'étais bon à rien. Je ne pouvais rien faire. Je restais seulement à écouter comme toujours, partout. Cependant, je crois qu'il me venait des forces à écouter ces choses-là, des forces d'aller plus loin, des drôles de forces et la prochaine fois, alors, je pourrais descendre encore plus bas la prochaine fois, écouter d'autres plaintes que je n'avais pas encore entendues, ou que j'avais du mal à comprendre avant, parce qu'on dirait qu'il y en a encore toujours au bout des autres des plaintes encore qu'on a pas encore entendues ni comprises.⁵⁵

Ces réflexions sur la misère l'amènent à penser à Robinson, ce qui lui donne un sentiment de malaise, de nausée. La fièvre semble le reprendre et il ne peut s'empêcher de repenser à tout ce qui était associé à Robinson: l'échec et la nuit. C'est dans cet état que Bardamu est appelé au secours d'un petit garçon malade. Le bébé se met à crier et Bardamu, excédé tout à coup, se met à parler:

Je ne sus me retenir de leur faire part tout haut
de ce que j'éprouvais en fait de rancœur et de

⁵⁵ Céline, p. 338.

dégoût depuis trop longtemps, tout bas. - Eh!
répondis-je, à ce petit hurleur, ne te presse donc
pas, petit crétin, tu en auras toujours du temps
pour gueuler! Il en restera, ne crains rien, petit
âne! Ménage-toi! Il en restera bien du malheur
assez pour te faire fondre les yeux et la tête aussi
et le reste encore si tu ne fais pas attention!⁵⁶

Bardamu s'était tu trop longtemps et, sans savoir pourquoi, a laissé échapper ces
réflexions. Il en a assez de l'incompréhension qui règne autour de lui et il craque:

[...] Faut comprendre! que je lui répons (à la
grand-mère). Faut comprendre! On vous
explique bien trop de choses! Voilà le malheur!
Cherchez donc à comprendre! Faites un effort!⁵⁷

Bien entendu, comme toujours, sa franchise lui attire des ennuis. Il s'enfuit sous la
menace des grands-parents et de la mère, tout comme il s'était enfui de chez Lola.
Bardamu semble admettre avoir volontairement provoqué ce scandale afin
d'exorciser la présence, si désagréable, de Robinson dans son esprit (comme si
Bardamu n'avait pas le courage de se délivrer de cette pensée); seul le choc pourrait
une fois pour toutes le convaincre que sa voie est désormais différente de celle de
Robinson:

... mais toujours à propos de Robinson dont
j'avais espéré me délivrer par un éclat de
franchise, trouver dans le scandale volontaire la
résolution de ne plus le recevoir celui-là, en me
faisant une espèce de scène brutale à
moi-même. ⁵⁸

⁵⁶ Céline, p. 347.

⁵⁷ Céline, p. 347.

⁵⁸ Céline, p. 348.

viii *Dernières tentatives, derniers espoirs.*

Son départ de Rancy aurait concrétisé cette détermination, si la maladie de Bébert ne l'avait empêché de quitter la ville. Bébert est la seule personne pour qui Ferdinand ait vraiment envie de faire quelque chose. Il semble surpris de sa propre compassion:

Décidément, je me découvrais beaucoup plus de goût à empêcher Bébert de mourir qu'un adulte ... On n'est jamais très mécontent qu'un adulte s'en aille, ça fait toujours une vache de moins sur la terre, qu'on se dit, tandis que pour un enfant, c'est tout de même moins sûr. Il y a l'avenir.⁵⁹

En effet, il se donne beaucoup de peine; il va le voir deux fois par jour, mais rien n'y fait, malgré toute sa bonne volonté. Pour la première fois, le sentiment de culpabilité le prend:

J'avais beau me démenner, tout était en vain... pas fier, parce que, comme ma mère, je n'arrivais jamais à me sentir entièrement innocent des malheurs qui arrivaient... j'aurais tout fait, tout tenté, même les bizarreries et s'il mourait Bébert, eh bien, on n'aurait peut-être rien à me reprocher⁶⁰

Il va même jusqu'à se déplacer pour demander conseil à Parapine, spécialiste en maladies typhoïdes. Malheureusement, le vieux Parapine semble s'intéresser plus aux jambes des lycéennes qu'au problème de Ferdinand. Finalement, Bébert ne peut être sauvé et meurt. Ferdinand cherche à se convaincre qu'il n'y est pour rien et qu'il aura tout fait pour le sauver, mais on sent qu'au fond, il ne peut pas

⁵⁹ Céline, p. 359.

⁶⁰ Céline, p. 354.

s'empêcher de se sentir responsable pour ce qui est arrivé: "J'avais fait mon possible. Rien à me reprocher. C'était pas de ma faute si on ne pouvait rien dans des cas comme ceux-là ..."⁶¹ mais quelques lignes plus loin, il dit: "Je cherchais quand même si j'y étais pour rien dans tout ça."⁶² Bardamu ne comprend pas et n'arrive pas à s'endormir tant cette question le tracasse. Il a déjà vu tellement d'horreurs pendant son voyage qu'on pourrait penser qu'il s'est fait une raison. Cependant, son voyage ne s'arrête pas là; il doit le poursuivre pour trouver la réponse à toutes ses questions. La vie continue. Robinson réapparaît. Cette fois, il cherche à obtenir l'aide de Bardamu et se fait de plus en plus pressant. Bardamu veut s'en débarrasser car il veut en finir avec le passé et les mauvais souvenirs qui lui sont rattachés; mais Robinson (comme la Misère qu'il représente) ne se laisse pas écarter aussi facilement. Bardamu tente bien de lui faire comprendre qu'il ne peut plus rien faire pour lui, mais sans succès. D'ailleurs, son idée (que les mots ne servent à rien) est récurrente à travers le Voyage:

D'abord, à quoi ca sert les mots quand on est
fixé? A s'engueuler et puis c'est tout.⁶³

Robinson insiste et se plaint. Après avoir tout essayé pour se sortir de la misère, il réalise (enfin) que sans argent, toutes les portes lui resteront toujours fermées. De même, il se rend compte de la différence qui s'est creusée entre Bardamu et lui. Alors qu'il est toujours "paumé" et continue à chercher quelque chose, sans savoir au fond exactement quoi, constamment plongé dans la nuit, Bardamu, lui, est passé

⁶¹ Céline, p. 369.

⁶² Céline, p. 370.

⁶³ Céline, p. 376.

“de l’autre côté” de la barrière: il est médecin, des pauvres, certes, mais il est quand même médecin - ce qui lui donne un statut dans la société, un rôle à jouer.

Bardamu de son côté refuse d’admettre ouvertement sa mission d’aider les pauvres dans leur misère. Il parle de “ses affaires” lorsqu’il parle de ses clients. Jamais Céline ne donne d’explication sur les motifs qui ont poussé Bardamu à se faire médecin. Pourtant, durant une conversation avec Robinson, ce dernier lui dit qu’il aurait bien voulu être infirmier parce que les malades sont moins à craindre que les bien portants. Depuis la guerre, Robinson ne peut s’empêcher de penser que les gens lui veulent du mal - en fait, pas seulement à lui, mais aux autres, en général. Robinson demande à Bardamu s’il ne s’est pas fait médecin pour la même raison que lui aurait aimé être infirmier - ce qui fait réfléchir Bardamu.

Robinson, mis en confiance par Bardamu, lui dévoile ses projets de meurtre. Par cet acte, il veut prouver qu’il ne se résignera pas à sa condition de misère et n’est pas un lâche. Bardamu, encore une fois, ne cherche pas à dissuader Robinson car il sait que ça ne servira à rien. Une fois de plus, il préfère garder le silence, même s’il désapprouve Robinson: “Ça me rendait triste, voilà tout un peu plus.”⁶⁴ Est-ce cependant la véritable raison de son silence? Il semble que Bardamu voie dans cette vocation de meurtre “une espèce de progrès” sur ce qu’il avait observé parmi les autres gens “toujours mi-haineux, mi-bienveillants, toujours ennuyeux par leur imprécision de tendances.”⁶⁵ Il est difficile de savoir si Bardamu ne va pas jusqu’à admirer Robinson pour aller aussi loin “dans la nuit”: “Décidément d’avoir suivi dans la nuit Robinson jusque-là où nous en étions, j’avais quand même appris des

⁶⁴ Céline, p. 389.

⁶⁵ Céline, p. 390.

choses.”⁶⁶ En tout cas, il le comprend, tout en se gardant bien de le lui avouer: “Je n’osais pas lui dire qu’il avait somme toute raison...”⁶⁷

Cependant, l’échec de Robinson est double: il n’a pas réussi à tuer la vieille Henrouille et il s’est blessé. L’ironie est poussée au point que l’excitation de ce meurtre manqué a stimulé la vieille femme, qui, tout à coup, retrouve le goût de vivre. Bardamu soigne Robinson et se retrouve impliqué, alors qu’il ne le voulait pas. Cependant, tout porte à croire qu’au fond, il se réjouit de la situation. Quelque chose en lui le pousse toujours à aller plus loin dans son “voyage”. D’un côté, il ressent une certaine honte de sa lâcheté, et de l’autre, il est attiré par toute cette misère: “Mais je me sentais coupable quand même. J’étais surtout coupable de désirer au fond que tout ça continue. Et que même je n’y voyais plus guère d’inconvénients à ce qu’on aille tous ensemble se vadrouiller de plus en plus loin dans la nuit.”⁶⁸

ix La parole de médisance.

Pendant ce temps-là, au dispensaire, au lieu d’être reconnaissants envers Bardamu, les clients médisent de plus en plus sur son compte: c’est ce que F. Vitoux considère comme la parole de distraction des pauvres. Il constate que les plus malheureux n’ont aucune chance d’améliorer leur sort et ils sont résignés et soucieux de se distraire. Leur seule préoccupation est de survivre. Il ne leur sert donc à rien de parler; par contre, la parole méchante a une influence sur les autres. En effet, les pauvres ont en commun la misère. Si l’un d’entre eux cherche à se

⁶⁶ Céline, p. 390.

⁶⁷ Céline, p. 390.

⁶⁸ Céline, p. 420.

différencier, il provoque la jalousie des autres et la parole méchante sert alors à se venger de celui qui a voulu se distinguer. Celui qui médit se distingue à son tour de la masse. Les malades de Ferdinand ne lui pardonnent pas d'être différent et de les soulager sans partager leurs maux; d'où leur médisance envers celui qui les soulage. Bardamu en est conscient et explique ce phénomène de façon très naturelle:

A dire du mal ainsi, médire, mépriser, menacer, ça leur faisait du bien, faut croire. Pourtant, j'avais fait mon possible, moi, pour leur être agréable, par tous les moyens, j'épousais leur cause, et j'essayais de leur être utile, je leur donnais beaucoup d'iodure pour tâcher de leur faire cracher leurs sales bacilles . . . mais ils ne m'aimaient pas, d'abord parce que je leur faisais du bien, ensuite parce que je n'étais pas riche, et que d'être soigné par moi, ça voulait dire qu'on était soigné gratuitement et que cela n'est jamais flatteur pour un malade . . . ils se vengeaient on aurait dit de toute mon amabilité, de ce que j'étais si serviable, si dévoué.⁶⁹

Puis, un jour, le curé, qui avait été mis au courant de l'affaire Henrouille, vient apprendre à Bardamu qu'il a trouvé un endroit où la mère Henrouille et Robinson pourront se retirer en attendant que l'affaire de "l'accident" s'étouffe. En s'impliquant dans cette affaire, le curé les a rejoints "dans la nuit", dans leur angoisse. Comme dit Bardamu: "On était maintenant du même voyage. Il apprendrait à marcher dans la nuit le curé, comme nous, comme les autres."⁷⁰ La consigne est d'avancer dans la nuit ensemble et d'avoir l'air bien naturel. Nul ne sait où ils vont arriver mais ils n'ont pas d'autre choix que d'avancer. Ils peuvent trouver aussi bien la vie que la mort, car pour Bardamu: "La vie, c'est ça, un bout

⁶⁹ Céline, p. 424.

⁷⁰ Céline, p. 430.

de lumière qui finit dans la nuit. Et puis peut-être qu'on ne saurait jamais, qu'on trouverait rien. C'est ça la mort."⁷¹

x *Dernière tentative de fuite.*

Robinson parti, Ferdinand pense que sa vie va redémarrer. Il n'en est rien. Encore une fois, Bardamu se retrouve à fuir la misère. Il quitte Rancy comme un voleur, sans prévenir personne. Il se résigne. Au lieu de se battre, il lui est plus facile de fuir. Là encore, il sait que son départ ne va pas l'éloigner de la misère, car la misère est partout. Bardamu est conscient qu'il ne pourra jamais lutter assez contre la misère et la peine pour pouvoir en venir à bout. Pour lui, "c'est comme une femme qui serait affreuse la Peine, et qu'on aurait épousée. Peut-être est-ce mieux encore de finir par l'aimer un peu que de s'épuiser à la battre pendant la vie entière."⁷²

Peut-on parler de contradiction chez Bardamu? Toujours est-il qu'il s'en va. Il sait bien que cela ne sert à rien de partir, mais il part quand même. Bardamu échoue au "Tarapout" où il gagne sa vie comme figurant et vit à l'hôtel. Le voilà de nouveau en peine de distraction. Le "Tarapout" joue le même rôle que le cinéma, "ce nouveau petit salarié de nos rêves." Bardamu a besoin de changement, de distraction, afin d'oublier les misères de la vie, afin de le "faire sortir de sa Destinée." Mais il ne peut pas échapper, à ce qui semble être sa destinée. Il dit, résigné: "Le malheur me revint par un drôle de côté et je fus bien obligé, brusquement encore, d'abandonner ma figuration pour continuer ma sale route."⁷³

⁷¹ Céline, p. 430.

⁷² Céline, p. 439.

⁷³ Céline, p. 457.

Une fois parti, Bardamu verra le "Tarapout" comme "une sorte d'escale interdite et surnoise." Pendant tout ce temps, il avait bien essayé d'oublier les misères du monde, mais elles revenaient sans cesse à son esprit. De même, il avait beau essayer d'oublier Robinson, le souvenir de ce dernier revenait le tracasser. Finalement, il ne peut plus résister et va faire un tour à Rancy pour prendre des nouvelles de Robinson. Il assiste, par hasard, à la mort - suspecte - d'Henrouille et regrette aussitôt d'avoir voulu remuer ses souvenirs:

Et voilà l'imprudence que j'ai commise (de vouloir prendre des nouvelles de Robinson) On ne se méfie pas. On ne sait pas qu'on y est parvenu et pourtant on y est déjà et en plein dans les sales régions de la nuit. Un malheur vous est alors tout de suite arrivé. . . "74

La chance semble enfin sourire à Bardamu. Le curé vient lui remettre la part d'argent qui lui revient de l'affaire du caveau de la mère Henrouille et lui apprend par la même occasion que Robinson va se marier. Bardamu décide d'aller lui rendre visite à Toulouse, plus pour se changer les idées qu'autre chose.

xi Robinson, double de Bardamu.

Chaque fois que Bardamu pense à Robinson, il pense à son "voyage". Bardamu, depuis le début du roman, suit Robinson qu'il retrouve continuellement sur sa route. Ce n'est pas un hasard car Robinson représente le double de Bardamu, ou encore, son frère aîné. Au cours de son voyage, il s'enfonce toujours plus profondément dans la nuit et Bardamu le suit par curiosité. Ce dernier est attiré par le vide et ne peut s'empêcher de continuer. En fait, il prend goût à toutes ces aventures. Bardamu s'explique dans le passage suivant:

⁷⁴ Céline, p. 469.

A New York déjà quand j'en pouvais plus dormir ça avait commencé à me tracasser de savoir si je pouvais pas accompagner plus loin encore, et plus loin, Robinson. On s'enfonce, on s'épouvante d'abord dans la nuit, mais on veut comprendre quand même et alors on ne quitte plus la profondeur. . . et on a peur surtout d'avoir à mourir pendant qu'on hésite, parce qu'alors on serait venu sur la terre pour rien du tout. Le pire des pires.⁷⁵

Devrait-on supposer, par cette dernière phrase que Bardamu cherche à savoir ce que l'on fait sur la terre? Espère-t-il que l'homme ait en fait un rôle, voire une mission, sur la terre? Il semble bien que malgré l'attitude soi-disant résignée, indifférente ou lâche de Bardamu, ce dernier ait bien au fond de lui l'espoir que nous ne sommes pas néant. Sa raison et son expérience lui disent que oui, mais son coeur - humain - continue à espérer que non.

xii Le bout de la nuit.

A Toulouse, Bardamu fait la connaissance de Madelon, la fiancée de Robinson. Il revoit un Robinson qui se plaint à longueur de journées et qui se croit persécuté. Ce sentiment de persécution s'explique par les faits suivants: sa cécité l'avait mis en face de deux problèmes - la souffrance et sa dépendance par rapport aux autres. Madelon s'est occupée de lui et lui a servi de "divertissement" en même temps. Robinson s'est donc laissé prendre au jeu de Madelon et en prend conscience en recouvrant la vue. Il voit alors dans quel piège il est tombé et en devient encore plus aliéné, ce que Bardamu ne voit pas tout de suite, d'où sa déception de le retrouver "bourgeois" qu'il exprime avec ces mots:

⁷⁵ Céline, p. 480.

Je l'avais pris longtemps pour un gars
d'aventure, mais c'est rien qu'un demi-sel, cocu
ou pas, aveugle ou non...⁷⁶

Pourtant Bardamu se leurre. Au moment où il se prépare à repartir pour Paris, on vient lui annoncer que la mère Henrouille s'est tuée en tombant dans l'escalier. De retour à Paris, il entre comme médecin dans l'asile psychiatrique du Docteur Baryton. Robinson, qui cherche à échapper à Madelon, l'y rejoint. Mais elle finit par le retrouver. Au cours d'une sortie, dont le but, ironique, était la réconciliation, Robinson dit clairement à Madelon qu'il est dégoûté de tout en général, et qu'il rejette l'amour, en particulier, car il sait que l'amour n'est qu'une illusion et que Madelon s'aveugle en continuant à y croire. Robinson, conscient de n'être qu'un moyen pour Madelon de se réfugier dans un rôle, refuse de jouer ce jeu. Madelon, elle, ne supporte pas cette vérité et cette honnêteté. Elle réagit avec haine et violence et les derniers mots de Robinson, trop lourds de signification, provoquent sa propre mort. En tuant Robinson, Madelon supprime la vérité qu'elle ne voulait pas voir. Elle s'enfuit en laissant Robinson mourant dans le taxi où ils se trouvaient tous confinés.

Il finit par expirer, seul dans son agonie. Sa mort paraît ridicule, voire grotesque; mais c'est aussi une mort glorieuse car Robinson est allé jusqu'au bout de ses croyances en refusant le mensonge. Il a choisi de mourir plutôt que de céder à l'illusion une seconde fois. La vérité est sa prérogative ainsi que celle de Bardamu. Elle est la récompense de leurs souffrances et de leur négation de l'illusion. Robinson, en particulier, a connu toutes les misères; peut-être plus encore que Bardamu. Cependant, il s'est montré libre et courageux. Il s'est libéré, il a terminé son voyage; il est allé au bout de la nuit.

⁷⁶ Céline, p. 496.

Pour arriver à ce degré de lucidité, Robinson est passé par plusieurs étapes, dont celles de l'échec et de la révolte. L'image finale de Robinson est à la limite de celle du martyr. Etendu dans la position du Christ, dans son agonie, il donne une main à Parapine et l'autre à Bardamu:

C'était comme s'il essayait de nous aider à vivre
à présent nous autres. Comme s'il nous avait
cherché à nous des plaisirs pour rester. Il nous
tenait par la main. Chacun une. Je l'embrassai.
Il n'y a plus que ça qu'on puisse faire sans se
tromper dans ces cas-là. On a attendu. Il a plus
rien dit. Un peu plus tard, une heure peut-être,
pas davantage, c'est l'hémorragie qui s'est
décidée, mais alors abondante, interne, massive.
Elle l'a emmené.⁷⁷

Après la mort de Robinson, Bardamu se retrouve seul, une fois de plus. Le roman ne se finit pas de façon héroïque, au contraire. Robinson est mort pour rien. Ni Robinson, ni Bardamu n'apportent de solution. Cependant, Bardamu nous aura livré son expérience. Il aura fait quelques progrès en ayant été le témoin de la guerre, de la maladie et de la haine. Bardamu et Robinson se sont affirmés en tant qu'hommes à travers l'échec et le fait d'avoir été conscients de cet échec: la mort a le dernier mot, certes, mais Robinson est mort lucide, et c'est un grand accomplissement. Robinson mort, Bardamu va reprendre sa route, seul. Il a dit ce qu'il avait à nous dire, alors, "qu'on n'en parle plus."⁷⁸

⁷⁷ Céline, p. 623.

⁷⁸ Céline, p. 632.

II “LA VERITE C’EST LA MORT”¹

A la lecture de cette première analyse globale du roman, deux remarques viennent à notre esprit: Tout d’abord, l’abondance, la richesse et la complexité des thèmes. Deuxièmement, et plus précisément, la fréquence du terme “conscience”. Bardamu semble conscient de ce qui se passe autour de lui, et notamment de ce qui lui arrive et pourquoi. En effet, Bardamu se révèle un critique averti de la vie moderne et un philosophe, dans son genre. Comme le constate André Smith, “l’une des caractéristiques du Voyage est de mêler une action romanesque et une réflexion philosophique.”²

Il existe donc deux types d’énonciation dans le Voyage. La narration simple des événements, ou encore “l’énonciation historique” et deuxièmement, les commentaires du narrateur par rapport à ces mêmes événements, ou encore “l’énonciation du discours.” Par conséquent, le narrateur, qui ne peut s’empêcher de commenter sa propre narration, fait figure de moraliste. Ainsi, en Bardamu, cohabitent l’aventurier et le mémorialiste. Il passe de la narration au commentaire et du commentaire à la narration de façon très aisée, à la manière d’un vrai conteur d’histoires. Pendant trois pages, par exemple, Bardamu disserte sur l’égoïsme des gens qui “se montre indéniable”³ et sur le courage qui “ne consiste pas à pardonner.”⁴ Puis, il interrompt son discours pour revenir à son histoire: “Mais que je raconte: Elle allait et venait [...] Lola...”⁵ Cette technique atteint son

¹ Céline, Voyage au bout de la nuit. Gallimard, Folio, 1952. p. 256.

² A. Smith, La Nuit de L.-F. Céline, Grasset, 1973, p. 23.

³ Céline, p. 269.

⁴ Céline, p. 272.

⁵ Céline, p. 272.

apogée dans Rigodon, dernière oeuvre de Céline, où le narrateur oscille constamment entre la narration et le discours.

Bardamu énumère ses déboires et double son récit de considérations philosophiques. De ce fait, l'argument apparaît beaucoup plus convaincant. Bardamu prépare le terrain en quelque sorte, puis illustre ses réflexions morales par des exemples très concrets pris dans sa vie quotidienne. Le discours est là pour appuyer la narration que nous lisons donc avec une idée préconçue. Il en résulte une certaine répétition - utilisée consciemment par le narrateur dans le but de convaincre le lecteur. On peut voir aussi dans cette répétition la peur de ne pas réussir à convaincre. Ceci nous amène à constater qu'elle met en valeur le grand paradoxe sur lequel repose l'oeuvre de Céline.

Bardamu est conscient de l'échec, se montre fataliste, nihiliste et anarchiste (entre autres) et, cependant, ne cesse de nous envoyer un cri vigoureux qui cherche à nous faire pénétrer dans cette vérité. La "découverte" essentielle de Bardamu, c'est la mort, pivot de l'oeuvre célinienne. Sur le plan physique, elle prend le visage de la mutilation, de l'infirmité, de l'agonie, de la maladie, etc...; sur le plan humain, elle est synonyme de l'échec et sur le plan moral, de lâcheté, refus et démission. La mort est laide et arbitraire et Céline nous en donne des exemples tout au long de son roman, littéralement semé de morts. Parmi tous ces gens, personne n'était prêt à mourir, sauf Robinson. Si le thème de la mort domine dans le Voyage, ce n'est pas tant le fait que l'on doit tous mourir qui intéresse le narrateur, mais que chaque moment de notre vie est, par conséquent, rendu futile. Tout ce que l'on fait est ridicule et ne sert à rien. Bardamu aurait aussi bien pu ne pas essayer de sauver Bébert ou même de se faire médecin.

S'il est vrai que le but de Bardamu est de nous convaincre de sa découverte, et s'il est vrai que la seule vérité de ce monde, c'est la mort, alors, il doit s'attacher à rapporter sa vision d'une manière aussi "réaliste" qu'il en est capable. Sa façon de s'y prendre est aussi une découverte en soi: l'émotion, si bien rendue par son langage. (Nous reviendrons sur ce point fondamental de l'oeuvre de Céline.)

Etant donné la richesse et la complexité du Voyage, au cours de l'étude plus détaillée de cette seconde partie, nous essaierons de garder à l'esprit le fait que le roman est placé sous le signe de la mort; toute description, discours et procédés de style étant élaborés autour de ce thème.

A travers son voyage, Bardamu constate que le monde n'est qu'illusion. Les hommes, par leur nature même, ont tous des rêves, ou encore des illusions sur eux-mêmes d'abord et sur les autres, en général. Ces rêves ne se concrétisant pas, et l'homme refusant d'accepter cet état de faits, il satisfait son besoin d'illusions en se réfugiant justement dans un monde illusoire, rendu possible grâce aux divertissements (tels l'alcool, le sexe, le cinéma, etc...) Cependant, il ne s'agit que d'échappatoires, qui, en elles-mêmes, ne peuvent être que temporaires. A son tour, le divertissement, artificiel, s'avère un échec, d'où le besoin d'assumer un rôle afin de trouver une raison à sa propre existence. Ce rôle a pour dessein de combler nos désirs d'illusions non satisfaits. A long terme, Bardamu découvre que ces rôles ne sont pas une fin car ils s'avèrent tout aussi temporaires et artificiels que les divertissements.

Pour Bardamu, l'illusion est synonyme de mensonge. La vie, qui n'est, selon lui, qu'illusion, est donc une succession de mensonges. Le premier contact de Bardamu avec le mensonge se fait à la guerre, thème sur lequel s'ouvre le Voyage.

Engagé sur un coup de tête, Bardamu se rend vite compte de son erreur. La guerre n'est pas ce à quoi il s'attendait. Mais tout d'abord, à quoi s'attendait-il? Nous avons, en fait, peu d'éléments pour répondre à cette question; les événements se déroulent très vite. Bardamu, étudiant en médecine, parle avec un camarade, Ganate, et leur conversation s'oriente très rapidement sur la conjoncture politique et, par conséquent, sur la guerre. Ganate fait part de son patriotisme et Bardamu se fait la remarque que: "Justement la guerre approchait de nous sans qu'on s'en soye rendu compte et je n'avais plus la tête très solide."⁶

Cette constatation nous indique deux choses sur l'état d'esprit de Bardamu. La première est que la guerre est imminente, mais que personne ne semble le réaliser, et la seconde que Bardamu est dans un état très vulnérable, qu'un rien peut ébranler. Ce "rien" prend la forme d'un régiment qui passe. Troublé par sa discussion avec Ganate, Bardamu se laisse gagner par ses émotions et s'engage spontanément. La situation est cocasse; Bardamu, très fier de lui et d'une naïveté totale, rejoint le défilé, applaudi par la foule. Cependant, sa naïveté sera de courte durée.

Tout de suite, le lecteur est projeté au milieu des Flandres, scène où se passe l'action. Un sentiment de malaise, d'incompréhension et d'absurdité fait alors place à l'enthousiasme précédent - sentiment rendu en grande partie par le manque de précisions données sur le conflit - Le lecteur voit la guerre à travers le regard de Bardamu, et comme il ne comprend rien, nous ressentons un sentiment très fort d'absurdité. En effet, tous les événements semblent laissés au hasard. Rien ne s'enchaîne, aucune stratégie ne semble appliquée, aucune explication rationnelle

⁶ Céline, p. 17.

n'est donnée sur le pourquoi et le comment de la guerre. On ne sait même pas pourquoi les Français se battent contre les Allemands! Un sentiment confus de chaos total en résulte - en d'autres termes, Bardamu nous montre que "c'est ça la guerre"; l'irrationnel règne. La guerre est représentative de l'absurdité et de la futilité, contrairement à ce que Bardamu s'était imaginé; ses illusions partent en fumée, phénomène dont il est parfaitement conscient.

Nous assistons alors à un paradoxe intéressant: on a menti à Bardamu sur la réalité de la guerre; Bardamu, qui, de par ce mensonge, a accès à la vérité (en rencontrant la mort) refuse cette même vérité, car il n'est pas prêt à l'accepter non plus. Il préfère, à son tour, s'enfoncer dans le mensonge, pour fuir la réalité.

En résumé, ses rêves - au sens général d'illusions - sur la guerre ont été brisés, mais il cherche, désespérément, à se raccrocher à ses illusions. Pour atteindre ce but, il va, à son tour, employer successivement différents moyens, tous mensongers, car illusoires, que l'on appellera "divertissements." Les personnages céliniens n'ont en fait aucun contrôle sur leur destinée. Menés par leur peur de la mort, ils saisissent toutes les occasions de se prouver qu'ils existent.

Les divertissements à la disposition de Bardamu sont très nombreux. Nombreux pour une raison évidente: Bardamu n'est pas le seul dans cette situation; il représente, dans une certaine mesure, la condition humaine dans son ensemble, à la seule différence qu'il finit par refuser l'illusion, les divertissements et ultime étape, de jouer un rôle afin de se cacher la seule vérité de ce monde, qui est la mort.

L'érotisme, ou de façon plus générale, le sexe, est un excellent divertissement. Bardamu en fait l'expérience avec Lola, Musyne, Molly, Sophie et Madelon. En ce qui concerne les deux premières, Bardamu garde d'elles un mauvais souvenir. Il

avait cru en elles et s'était attaché à elles. Mais en retour, elles l'ont déçu et pour cela, il leur en voudra longtemps:

Une haine vivace naquit en moi pour ces deux
femmes, elle dure encore, elle s'est incorporée à
ma raison d'être.⁷

Dès lors, Bardamu défend les valeurs du corps car les valeurs sentimentales l'ont trahi. A l'exception de Molly, toutes ces femmes sont vues sous un angle strictement corporel. Elles s'inscrivent dans une catégorie plus globale de ce que l'on pourrait appeler "la fonction corporelle."

Selon Pierre Verdaguer⁸, le corps est le lieu privilégié des obsessions céliniennes. En effet, le Voyage fait constamment allusion à la chair (ventre, entrailles, viscères) et aux fonctions somatiques (gastriques, urinaires, excréments etc...) et par conséquent, aux divers maux qui affligent l'organisme (constipations, hémorragies, blennorragies, tuberculose, etc...) Il faut voir dans ces descriptions une évocation physique de la mort. En effet, en regardant un corps, Céline, le médecin, ne peut s'empêcher d'y voir la mort. La vulnérabilité du corps humain aux maladies évoque constamment chez lui la décomposition et le pourrissement corporels.

Bardamu est attiré par la beauté corporelle des femmes. Il ne voit d'ailleurs en elles que des corps. Cette impression est réalisée par une technique particulière du narrateur, qui est de décrire les personnages non dans leur ensemble, mais partie par partie. Ainsi, quand Bardamu décrit Lola:

le coeur de Lola était tendre, faible et
enthousiaste. Le corps était gentil, très aimable

⁷ Céline, p. 212.

⁸ Louis-Ferdinand Céline et l'obsession de la chair, Stanford French Review Vol. 8-9, 1984-85.

et il fallut bien que je la prisse dans son ensemble comme elle était.⁹

Cette description est très dévalorisante, voire déshumanisante. Lola est réduite à un coeur et un corps. Cette technique vise à réduire les Hommes à des catégories. A ce sujet, André Smith dit justement qu'isoler les composants, comme Céline le fait, a pour effet d'annihiler la personne afin de mieux la réduire à néant. Les personnages prennent alors valeur de symbole. "Céline promène son oeil attentif sur une société en voie de décomposition. En la dénudant, il en accélère le pourrissement."¹⁰

Si le corps féminin séduit Bardamu dans la mesure où il évoque beauté et santé, il s'avère cependant n'être qu'un asile temporaire de l'âme, "simple reflet d'un ordre idéal et utopique."¹¹ L'exemple de Sophie montre les limites de cette beauté physique. Sophie, "dont la chair, le port souple et tendre à la fois, une divine beauté..."¹² est engagée en tant qu'infirmière par Parapine et Bardamu à l'asile psychiatrique. Bardamu est en totale extase devant le corps de Sophie musclé et plein de vitalité. Cependant,

question de la surprendre, de lui faire perdre un peu de cette superbe, de cette espèce de pouvoir et de prestige qu'elle avait pris sur moi, Sophie, de la diminuer en somme, de l'humaniser un peu à notre mesquine mesure...¹³

⁹ Céline, p. 69.

¹⁰ Smith, p. 39.

¹¹ Stanford French Review, p. 39.

¹² Céline, p. 592.

¹³ Céline, p. 594.

il entre dans sa chambre pendant qu'elle dort.

Pendant son sommeil, Sophie perd la force de vie qui la caractérise. La conclusion que l'on tire de cette remarque va de soi: la beauté et l'érotisme sont essentiellement trompeurs, donc entrent dans le cadre des "divertissements illusoires." Et comme dit Bardamu, "la beauté, c'est comme l'alcool ou le confort, on s'y habitue, on n'y fait plus attention."¹⁴

Madelon est aussi réduite aux parties de son corps.

Elle devait avoir dans les vingt ans, la petite
amie de Robinson, les jambes bien fermes et
tendues et un petit buste entièrement gracieux,
une tête menue dessus, bien dessinée, précise, les
yeux un peu trop noirs et attentifs peut-être,
pour mon goût...¹⁵

La description de la beauté corporelle de Madelon se trouve immédiatement dépréciée par l'allusion à une sexualité avilissante: "pied, cheville bien dessinés et aussi des attaches de bonne jouisseuse qui devait se cambrer bien nettement au bon moment..."¹⁶

La plupart des femmes sont donc ramenées à leur sexe, seul intérêt pour Bardamu. Pierre Verdaguer va même plus loin et voit le corps comme principe de l'avilissement de l'âme. La chair c'est le mal. Ce processus de réduction de l'être à l'organique fait apparaître l'impossibilité d'une quelconque rédemption. Le squelette, par contre, a une valeur rédemptive. Contrairement à la chair, il est dur,

¹⁴ Céline, p. 290.

¹⁵ Céline, p. 485.

¹⁶ Céline, p. 485.

a une forme et est moins sujet que la chair au processus de corruption. Bardamu dit clairement à Lola qu' :

un squelette, malgré tout, ça ressemble encore
un peu à un homme... C'est toujours plus prêt à
revivre que des cendres...¹⁷

Seule Molly échappe à cette catégorie car elle a la capacité d'aimer et possède les vertus salvatrices qui manquent aux hommes. Il est intéressant de noter que cette exception est pourtant une prostituée, dont la vocation est justement de faire commerce de la chair. Contrairement aux autres femmes, Molly offre à Bardamu un refuge véritable. Pourtant Bardamu refuse consciemment ce salut, il quitte Molly, et le bien-être et le confort qu'elle aurait pu lui apporter. S'il n'avait pas eu de si mauvaises expériences avec Lola et Musyne en qui il avait cru, qui sait, il aurait peut-être accepté d'entreprendre une relation avec Molly.

Toujours selon Pierre Verdaguer, chez Céline, la matière s'imposerait comme domaine unique des préoccupations humaines. L'être est voué sur terre à l'avilissement par la chair et à un lent processus de pourrissement. En effet, quand Céline évoque tout ce qui se rapporte au sexe, les images qui dominent ont soit trait à la négativité corporelle, comme nous l'avons vu, soit à la déliquescence, d'où l'abondance de substances visqueuses et collantes du décor célinien.

Tout porte à croire que le thème de l'amour, ou jouissance physique, semble aussi être lié à celui de la mort. Le choix des mots de Céline nous le prouve. Lorsque Bardamu fait l'amour avec Madelon, il décrit leurs ébats dans les termes suivants:

¹⁷ Céline, p. 88.

Au bout d'un petit moment d'affection, je me
suis tortillé autour de son ventre comme un vrai
asticot d'amour.¹⁸

Nous avons ici une double évocation: le tortillement évoque le coit et l'asticot les cadavres mangés par les vers. L'asticot est le lien entre le désir sexuel et la mort. Une autre scène, grotesque, préfigure cette dernière; à la guerre, Bardamu voit des cadavres étendus partout; deux d'entre eux:

s'embrassaient... pour le moment et pour
toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête,
rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du
sang dedans qui mijotait en glouglous comme de
la confiture dans la marmite.¹⁹

Comme la scène précédente, le narrateur fait en sorte, dans ses descriptions, que l'on se souvienne que le corps humain n'est rien d'autre qu'un tas de viande, voué au pourrissement. La femme n'échappe pas à cette fatalité et on ne s'étonnera donc pas quelle soit ramenée à un corps - qui évoque la matière, donc la décomposition, ou encore la mort. Pourtant, les femmes ne sont pas les seules à lui rappeler la mort.

La mort est donc le terme d'un long pourrissement. "Un homme, dit admirablement Céline, ce n'est rien après tout que de la pourriture en suspens." ²⁰ Chaque vivant est un mort en sursis, un mort à crédit. Céline utilise un vocabulaire relativement cru pour décrire ce processus, justement afin d'insister sur le fait que rien ne saurait lui donner de sens. L'effet de déshumanisation dont nous avons parlé se retrouve dans d'autres contextes.

¹⁸ Céline, p. 486.

¹⁹ Céline, p. 29.

²⁰ Céline, p. 524.

La scène de L'Amiral Bragueton, à ce niveau, est très représentative des idées du narrateur. Elle expose, en effet, d'une part, le phénomène de déliquescence et confirme, d'autre part, le fait que l'alcool, comme le sexe, n'est qu'une échappatoire pour les hommes en quête de divertissements.

En ce qui concerne le premier, J.P. Richard²¹ présente une analyse très intéressante du phénomène. Pour lui, "la grande maladie du corps célinien, et prenons ici le corps pour une figure du monde même, c'est l'incertitude interne, le manque de tenue [...] Ces enveloppes, incapables tôt ou tard de contenir la poussée interne des substances, se fendent et finissent par céder au flot écoeurant de la débâcle"²². "à mesure qu'on reste dans un endroit les choses se débraillent, pourrissent."²³ Ce mal peut être provoqué par une misère ou un climat. Sur l'Amiral Bragueton et un peu plus tard à Fort Gono, sous l'effet de la chaleur, les hommes et même la nature entrent en déliquescence. La fuite est un moyen (illusoire) d'empêcher ou de retarder l'effondrement de son intégrité personnelle, c'est se sauver de sa propre nuit - d'où la bougeotte maniaque de tant de héros céliniens.

Mais revenons aux passagers de l'Amiral Bragueton. Ils viennent tous d'Afrique et y retournent après un bref séjour en Europe. Au départ, tout se passe bien, "mais, dès après les côtes du Portugal, les choses se mirent à se gâter."²⁴ Ceci parce que le bateau se rapproche de l'Afrique, qui, pour les coloniaux, est synonyme d'enfer et de mort. Ils ont peur de la solitude qui va de nouveau les engloutir. Refusant de voir la réalité, les passagers préfèrent avoir recours à des dérivatifs comme l'alcool:

²¹ J.-P. Richard, *Nausée de Céline*, Scholies, Fata Morgana, 1973. p. 9.

²² Richard, p. 9

²³ Céline, p. 341.

²⁴ Céline, p. 148.

Alors un vil désespoir s'est abattu sur les passagers de l'Amiral Bragueton, condamnés à ne plus s'éloigner du bar...²⁵

L'alcool a pour effet de mettre à nu les vrais instincts des hommes, "tout le monde se mit, sur le navire, à se libérer les instincts avec rage, l'alcool aidant..."²⁶ Les femmes font aussi allure de divertissement. Cependant, ni l'alcool ni le sexe ne viennent à bout de leur misère. Ils se tournent alors vers Bardamu et trouvent toutes sortes de prétextes pour le haïr. Le bruit court que Bardamu est homosexuel, souteneur, dealer et criminel. Toutes ces raisons leur permettent de le haïr, c'est-à-dire de les soulager. Cette haine les conduit au meurtre, dernier et suprême divertissement possible. Canaliser leur haine sur Bardamu permet aux passagers d'oublier - temporairement - leur propre misère. La mise à mort de Bardamu fait allure de sacrifice - il doit être sacrifié pour sauver les autres. Cependant, le drame tourne à la farce. Il choisit, en un magnifique dégonflage calculé, de flatter basement ses adversaires, de les approuver, d'endosser leur position et d'aller même plus loin qu'eux dans le zèle patriotique! Ironiquement, il a réussi à se sortir de sa situation en offrant aux passagers un autre divertissement: celui de vanter leur mérite en les faisant boire. Ceci a pour effet de leur ôter leur besoin de haine, donc de meurtre. Ce passage nous amène donc aux réflexions suivantes:

Pour échapper à la Misère, ou encore à la peur de la mort, les passagers ont recours à l'alcool et au sexe. Ne réussissant pas, désespérés, ils ont alors recours à la haine qui les conduit au besoin de meurtre.

²⁵ Céline, p. 149.

²⁶ Céline, p. 149.

Bardamu déjoue leurs plans en ayant recours à un autre divertissement: il utilise leur vanité et l'alcool pour canaliser leur besoin de meurtre.

L'alcool s'est donc révélé être, dans un premier temps, un moyen temporaire pour échapper à leur peur, et dans un second temps, a servi à mettre à nu leur véritable nature. Ironiquement, l'alcool a aussi servi à divertir une seconde fois cette même nature.

Dans une certaine mesure, Bardamu incarne la mort que les passagers refusent de voir et d'accepter. (Il fuit la guerre mais la mort fait désormais partie intégrante de sa personne.)

Et pour finir, ce passage révèle encore que, dans un monde où chacun est face à la mort, il est impossible d'avoir une relation "normale" avec qui que ce soit. Comme le fait remarquer Mc Carthy dans sa biographie de Céline,

les hommes ne peuvent que s'exploiter entre eux; comme auditeur pour leur fiction, comme amusement pour leur ennui, comme cible pour leur haine.²⁷

En effet, les Hommes ne peuvent que s'exploiter entre eux car il n'ont rien à offrir qui puisse les aider à se sauver entre eux de la mort. A ce sujet, Bardamu nous dit qu':

ils essaient de s'en débarrasser de leur peine, sur l'autre, au moment de l'amour, mais alors ça ne marche pas et ils ont beau faire, ils la gardent tout entière leur peine, et ils recommencent, ils essaient encore une fois de la placer [...] mais tout le monde sait bien n'est-ce pas que c'est pas

²⁷ traduit de Patrick Mc Carthy, Céline. New York, Viking Press, 1976. p. 167.

vrai du tout et qu'on l'a bel et bien gardée
entièrement pour soi.²⁸

Il n'est donc pas étonnant que la plupart des relations dans le Voyage (amis ou amants) prennent la forme de bourreau/victime. Les forts exploitent les faibles qui exploitent plus faibles qu'eux. A Rancy, l'alcoolique bat sa femme, qui à son tour, bat les enfants:

Papa manie la chaise, faut voir, comme une
cognée, et maman le tison comme un sabre!
Gare aux faibles alors! C'est le petit qui prend.
Les torgnolles aplatissent au mur tout ce qui ne
peut pas se défendre et riposter: enfants, chiens
ou chats...²⁹

Les pauvres ne peuvent pas faire face à leur misère collective, tout comme les passagers ne peuvent faire face à leur solitude.

La haine intervient donc comme dernier ressort, dernière échappatoire possible quand l'illusion s'arrête. Elle vient de la peur et de la culpabilité que la mort inspire. Tant que les personnages du Voyage ont des ennemis à haïr, ils peuvent projeter leur culpabilité et leur peur sur quelqu'un d'autre. La haine, comme la mort, traverse le Voyage. L'exemple des coloniaux est peut-être le plus frappant - ils sont les plus vulnérables au climat, donc plus enclins à la décomposition et donc à la haine:

Tout le monde devenait, ça se comprend bien, à
force d'attendre que le thermomètre baisse, de
plus en plus vache [...] ³⁰ Ils passaient ainsi

²⁸ Céline, p. 371.

²⁹ Céline, p. 337.

³⁰ Céline, p. 165.

pendant des semaines et des années les uns devant les autres, les colons, jusqu'au moment où ils ne se regardaient même plus, tellement ils étaient fatigués de se détester [...] ³¹ Jamais, ou presque, ils ne demandent le pourquoi, les petits, de tout ce qu'ils supportent. Ils se haïssent les uns les autres, ça suffit. ³²

Les grands, les petits, tous ont besoin de haïr, car ce procédé leur permet de sortir de leur isolation et d'entrer en contact avec les autres. La haine leur donne une explication concrète, bien qu'illusoire, de leur malheur. Ils sont malheureux parce qu'ils sont la proie d'ennemis malicieux. Si seulement ils pouvaient détruire ces mêmes ennemis, ils seraient enfin heureux.

Bien sûr, ce raisonnement est faux, et ce fut malheureusement celui de Céline pendant la seconde guerre mondiale, qui s'en prit aux Juifs, cause de la guerre, à son avis. A bout de divertissements, les hommes se tournent donc vers ce qui leur reste.

Pour Céline, l'homme est heureux de massacrer les autres. D'où l'abondance de cruauté dans le Voyage. Cette haine, bien que gratuite dans la plupart des cas, apparaît le plus souvent exprimée par des inférieurs envers leurs supérieurs, et notamment, paradoxalement, en retour d'un acte de gentillesse. Ceci s'explique par le fait que la personne qui reçoit est mise en position d'infériorité par rapport à la personne qui donne, d'où la haine de celui qui reçoit. Nous voyons un exemple de ce phénomène dans la situation des pauvres soignés par Bardamu, gratuitement ou presque. A ce sujet, Bardamu constate que "la misère poursuit implacablement et

³¹ Céline, p. 189.

³² Céline, p. 198.

minutieusement l'altruisme et les plus gentilles initiatives sont impitoyablement châtiées."³³

L'exemple des tuberculeux du dispensaire de Rancy, mentionné dans la première partie de cette analyse, est assez représentatif de ce phénomène. La malveillance gratuite est la réponse normale des personnages céliniens au monde dans lequel ils vivent. Puisque la violence est répandue à ce point, il n'est pas surprenant qu'il y ait des guerres. Le Voyage, premier roman de Céline, commence dans les tranchées des Flandres; Rigodon finit avec le déchirement de l'Allemagne hitlérienne. La guerre n'est qu'une manifestation de la haine qu'éprouvent les individus les uns pour les autres. Mais comme tous les autres divertissements, la haine mène aussi, sinon plus vite, à la mort car en haïssant, les individus épuisent leur énergie sans s'en rendre compte; en projetant leurs émotions sur les autres, ils oublient qu'ils se fatiguent eux-mêmes.

D'autre part, rappelons que la haine est profondément liée à l'auto-destruction. Détester les autres, c'est se détester soi-même. Le personnage célinien essaie d'échapper à son fardeau de culpabilité. N'y arrivant jamais entièrement, il se retourne en même temps vers lui-même. Ce masochisme est un phénomène que l'on retrouve assez souvent chez Céline: En Afrique, Bardamu nous raconte comment les Noirs marchent à travers la forêt pendant trois jours pour venir se faire "juger" et punir par les Blancs. Quant aux Blancs, ils se font piquer à longueur de journées par les moustiques. En Amérique, les ouvriers de Détroit se laissent exploiter sans chercher à améliorer leur sort.

Il semblerait donc que les hommes soient attirés par la mort, à laquelle, paradoxalement, ils essaient désespérément d'échapper. Parfois, en effet, la mort

³³ Céline, p. 403.

semble être la dernière échappatoire possible. Le personnage célinien cherche à mourir car l'existence lui semble trop dure à supporter. La mort apparaît alors comme une autre forme d'échappatoire. Si les hommes étaient conscients de leur situation et acceptaient de voir la réalité en face, ils se suicideraient. Cependant, entre mentir et mourir, les hommes préfèrent, dans la plupart des cas, la première option.

Ils cherchent alors, comme nous l'avons montré, des divertissements qui ne sont cependant pas aptes à les satisfaire. Leurs besoins d'illusions insatisfaits, les individus se tournent alors vers une solution moins précaire, afin de trouver une raison d'être à leur existence, qui consiste à se créer un "rôle", phénomène que nous allons analyser à travers plusieurs exemples tirés du Voyage.

Les hommes se créent aussi des rôles pour se différencier de la masse, pour se trouver une raison d'être. La vie est une comédie où chacun doit trouver sa place, son rôle.

En 1915, les Français les ont trouvés dans l'héroïsme et la bravoure. Bardamu est d'ailleurs un des premiers à se prendre au jeu. Se refusant à admettre qu'ils vont mourir, les hommes recouvrent les corps de drapeaux et se livrent à des orgies de patriotisme. Les acteurs de cette grande comédie sont les soldats, le décor, Paris avec son music-hall, uniformes, médailles, et jolies femmes comme Musyne; la réalité, c'est les Flandres. Les acteurs servent à entretenir le mythe de la guerre et de la bravoure en racontant notamment les (faux) exploits de Bardamu; pire, cette comédie alimente la machine de guerre en lui fournissant de la chair à canon - jeunes gens impressionnés par ce mythe et qui se ruent à la guerre.

En d'autres termes, le music-hall, qui a pour but d'éviter de penser au massacre, paradoxalement, stimule la bravoure, donc accélère le massacre. Dans le cas de la

guerre, on voit donc bien que la comédie non seulement ne peut pas empêcher le massacre, mais au contraire, l'accélère. La boucle se ferme: l'illusion est entretenue, les rôles bien distribués.

En ce qui concerne le cas particulier de Bardamu, celui-ci est assez ambigu, voire paradoxal. L'expérience de la guerre lui a ouvert les yeux; il a vu la réalité de la guerre et il a côtoyé la mort. Pour cette raison, Bardamu est terrorisé à l'idée même de devoir retourner au front. Il refuse de mourir, donc choisit de mentir. Il adopte le rôle du faux patriote, certes, mais contribue indirectement à alimenter ce qu'il redoute le plus, la machine de guerre. En parlant de l'atmosphère ambiante, Bardamu résume bien la situation:

Mentir, baiser, mourir. Il venait d'être défendu d'entreprendre autre chose. On mentait avec rage au-delà de l'imaginaire, bien au-delà du ridicule et de l'absurde, dans les journaux, sur les affiches, à pied, à cheval, en voiture. Tout le monde s'y était mis. C'est à qui mentirait plus énormément que l'autre. Bientôt, il n'y eut plus de vérité dans la ville.³⁴

Le poète, son amie l'actrice, et le Docteur Bestombes, qui n'ont rien à craindre et ne risquent pas d'être envoyés à la guerre, tirent vaillamment les ficelles et bien assis dans leur carrière, entretiennent le mensonge. Finalement, tout le monde y trouve son compte.

Le cas de la vieille Henrouille est un autre exemple de rôle que les individus s'attribuent. Dans son cas, la tentative de meurtre de Robinson sur sa personne lui a donné l'occasion de se trouver une nouvelle vocation: celle de victime. De s'être

³⁴ Céline, p. 74.

enfin trouvé un rôle à jouer lui redonne toute l'énergie nécessaire pour assumer sa nouvelle fonction, qui consiste à s'accrocher féroce­ment à la vie.

Ce meurtre l'avait plutôt comme stimulée, arrachée à l'espèce de tombeau sournois où elle était recluse depuis tant d'années dans le fond du jardin moisi...³⁵ Elle ne voulait plus mourir, jamais. C'était net. Elle n'y croyait plus à sa mort.³⁶

Cependant, à force de se prendre pour une victime, elle finit par en devenir une. Poussée dans l'escalier par Robinson, elle meurt au milieu des momies au fond du caveau. Mort grotesque... typiquement célinienne...

Madelon, elle, s'accroche désespérément à l'amour, rôle qu'elle s'est trouvée et Robinson lui sert de divertissement, tout comme Bardamu servait de divertissement à Lola et à Musyne. Cependant, Robinson n'aime pas Madelon et Madelon refuse de se rendre à cette évidence, car cette relation est la seule chose qui donne de l'importance à sa vie. Elle est la fiancée de Robinson, c'est son rôle. Elle refuse de ne pas croire à l'amour car si elle cessait d'y croire, il ne lui resterait plus rien, plus de raison de vivre. Elle tue Robinson parce qu'il n'assume pas le rôle qu'elle lui avait assigné. En ne jouant pas son rôle, Robinson empêche Madelon de jouer le sien.

Ni Bardamu ni Robinson ne croient à l'amour. Pour eux, l'amour, comme l'alcool, n'est qu'un divertissement de courte durée, une simple illusion, donc une autre échappatoire.

³⁵ Céline, p. 406.

³⁶ Céline, p. 409.

Quant au fils de la vieille Henrouille, il s'est aussi choisi le rôle d'une victime, de malade. Toute sa vie, ce brave homme s'est fait du souci pour son pavillon. Une fois le pavillon payé, le pauvre se sent désemparé car il n'a plus à s'en inquiéter:

Et voilà justement qu'il se met, lui alors, à éprouver un drôle de malaise, ou plutôt, il y a longtemps qu'il l'éprouvait cette espèce de malaise, mais avant il n'y pensait pas, à cause de la maison à payer [...] Mais au fond cette obsession lui arrivait bien à point. Il s'était tant fait de bile pendant tellement d'années pour la maison... qu'il y avait comme une place brusquement de libre dans la trame d'angoisses qui lui tenait toute la viande depuis quarante années aux échéances et dans la même constante craintive ferveur [...] Il était toujours malheureux, tout autant, mais il fallait cependant qu'il se dépêche de trouver une bonne raison nouvelle pour être malheureux... Pouvoir donner à la peur qu'il avait un bon motif bien solide, et bien valable [...] Le médecin lui avait appris à trouver le chemin de sa mort à lui.³⁷

On ne peut pas être plus clair. Dans le Voyage, chacun doit trouver sa propre route vers la mort. Assumer un rôle raccourcit la route mais en même temps, semble la rendre plus facile. Et n'est-ce pas l'illusion que l'homme cherche en fin de compte?

Malheureusement, souvent l'illusion s'arrête et laisse alors l'individu impuissant. La peur de la mort le reprend et il doit rapidement se trouver un autre rôle s'il veut survivre. C'est le cas du Duc de Monmouth, battu à Sedgemoor qui se traîne désormais inutilement en Angleterre, et cherche désespérément un autre rôle à assumer, qu'il trouve dans celui du roi exilé. Mais sa flotte part sans lui et il se retrouve de nouveau perdu et n'a plus qu'à attendre son exécution. Cet exemple témoigne le mieux de l'absurdité et de la futilité de notre existence sur terre, sort

³⁷ Céline, p. 318.

dramatique de l'homme. Le narrateur semble persuadé que l'on va nulle part, que c'est prouvé, et pourtant, comme il dit, on persiste à espérer.

Bardamu, lui, n'a plus besoin de s'aveugler avec des divertissements et des illusions pour se cacher la seule vérité de ce monde. Il a trouvé sa voie qui est de rester au coeur de la misère. C'est un processus douloureux, certes, mais plus digne. Pour lui, c'est le seul chemin à prendre. Sa fonction de médecin correspond à un acte décisif vers cette compréhension de la misère et de la mort. En vivant au milieu de la misère, il va au-delà de la simple compréhension. En choisissant d'affronter la mort, il a un certain contrôle sur sa propre mort. Il sait bien qu'il ne peut pas lutter contre elle; le cas de Bébert le prouve. Sa connaissance de la mort le conduira au silence, car il sait que la condition humaine ne peut être changée.

Le silence est donc la seule voie à suivre. Elle correspond à un idéal dans la mesure où elle est synonyme de générosité. Bardamu n'a pas la prétention de vouloir sauver le monde. Il ne se révolte pas contre sa condition mais cela ne signifie pas non plus qu'il s'en détourne. Les fous de l'asile du docteur Baryton, qui, comme Bardamu, ont poussé leur "voyage" plus loin, ont aussi compris qu'il n'y a qu'une vérité, la mort. Ils ont aussi abandonné l'idée de vouloir donner une signification aux choses qui n'en ont vraiment aucune. Ils savent bien qu'il n'y a aucun espoir et pour cela, ont préféré se retrancher dans le silence. Cependant, la différence entre l'attitude de Bardamu et celle des fous est que Bardamu, lui, refuse de vivre en marge de la condition humaine. Robinson correspond déjà plus à l'"idéal" de Bardamu, dans la mesure où, bien qu'il ait la même perspective de l'absurdité du monde que celle des fous, il refuse comme Bardamu la marginalité et va jusqu'au bout de ses idées, ce qui le conduit à la mort. Bardamu, lui, ne peut pas et ne veut pas aller jusqu'à cette extrémité. Il ne peut pas car il se sent trop lâche, comme il

dit, bien qu'il serait tenté par cette solution. En fait, ce qui l'empêche "d'aller jusqu'au bout" c'est ce petit espoir dont il nous parle de temps en temps. Quelquefois, cet espoir prend le visage d'enfants, et d'autres fois, il est complètement inexplicable, mais on le sent là, quelque part en nous, et il est assez puissant pour nous pousser tous sur le fleuve tumultueux de la vie.

CONCLUSION

Dans la première partie du Voyage, on sent que Bardamu ne contrôle pas sa vie et qu'il semble poussé par un courant qui l'entraîne d'aventure en aventure, et toujours de misère en misère. Il espère bien pourtant qu' "à force d'être poussé comme ça dans la nuit, on doit finir tout de même par aboutir quelque part."¹ Après la découverte progressive des diverses formes de misère, le drame en Bardamu se fait tout intérieur et deux possibilités s'offrent à lui: le renoncement (parole subie) ou la vigilance (silence attentif). Tous les voyages de Bardamu lui ont appris qu'il fallait combattre la misère, c'est-à-dire en l'affrontant et non en la fuyant. Le Voyage apparaît donc comme la reconquête du silence, après qu'une première parole imprudemment dite avait mis en marche la machine infernale. La conquête du silence, c'est la conquête d'une sagesse afin de pouvoir côtoyer une misère quasiment universelle.

En ce sens, on peut dire que Bardamu est resté fidèle à lui-même. L'objet de sa quête était la connaissance de la misère. Une fois arrivé au bout de cette misère, Bardamu ne s'est pas arrêté là. Il a consciemment pris la décision de continuer à vivre au milieu de cette dernière. Bien qu'il ne faille pas associer Bardamu à Céline, on peut certainement faire remarquer que ce fut aussi le choix du médecin Louis-Ferdinand Destouches. Le point commun principal de ces deux personnages est leur humanitarisme frappant. Bien qu'à première vue, on puisse prendre Bardamu pour un lâche, il n'en est pas moins extrêmement humaniste et pudique... caractéristiques frappantes chez Céline, une fois son masque de grand écrivain maudit ôté. R. Poulet écrit à ce propos que:

¹ Céline, p. 280.

ses amis savaient que sous le masque (véridique)
du grand écrivain maudit se dissimulait un être
simple et bon, qui, toutefois, ne savait plus très
bien que faire de sa simplicité, de sa bonté...²

Elizabeth Craig, compagne de Céline pendant 8 ans, confirme cette caractéristique de l'auteur: "...mais il était timide... très modeste... plein d'idées... très poétique."³

Comme Bardamu, Céline "croyait que l'univers tout entier allait à sa déchéance. Il n'avait aucune foi dans l'humanité."⁴ Et pourtant, il ne la laissait pas tomber cette humanité déchéante, au contraire: "Il était toujours en train de combattre pour l'humanité..."⁵ "Il a toujours été pour les pauvres. Il était médecin et il n'a jamais pris un sou à ses malades!"⁶

Céline était un personnage fasciné par la misère. E. Craig pense que "c'est pour cela qu'il écrivait... leurs luttes sans espoirs... cela l'enflammait."⁷ Il voulait en savoir plus, et comme Bardamu, "aller au fond, tout au fond, voir ce qu'il y a dans le bas-fond des choses et des gens."⁸ Quand il parlait de ses propres patients, il disait à sa compagne: "Tu sais, le pauvre, il a envie de s'en sortir, il ne veut pas

² R. Poulet, Mon ami Bardamu Entretiens familiaux avec Louis-Ferdinand Céline. Plon, 1971. p. 10.

³ J. Monnier, Elizabeth Craig raconte Céline. Bibliothèque de Littérature Française Contemporaine, 1988, p. 25.

⁴ Monnier, p. 20.

⁵ Monnier, p. 24.

⁶ Monnier, p. 22.

⁷ Monnier, p. 52.

⁸ Monnier, p. 25.

rester dans le caniveau..."⁹ Alors, il faisait ce qu'il pouvait en sachant bien que son acte individuel ne changerait pas grand chose à la situation des pauvres.

Il faut imaginer Céline enfermé dans son bureau, le soir, après une journée intense de travail, en train d'écrire. Il avait certainement encore en tête toutes les misères qu'il avait vues pendant la journée, et à ce propos, E. Craig nous dit qu'"il mélangeait tout, sa vie et celle des autres, mais il faisait cela avec beaucoup de style et c'était toujours intéressant."¹⁰ Le terme "intéressant" est certainement un peu faible... Puis elle ajoute qu' "il avait des crises où il s'enfonçait dans le désespoir et où il avait mal" [...] Il disait alors, "je vois... je vois la mort!" Il semble donc qu'il y avait comme une osmose entre l'auteur et ses personnages. E. Craig en arrive à se demander s'il ne s'est pas rendu malheureux intentionnellement et dit même qu'"il s'est avili pour se mettre au niveau de ses personnages... sa physionomie changeait. C'était une autre personne (même sa voix changeait). Il entrait en transe."¹¹ Selon elle, "il allait trop loin, il se donnait complètement à ce qu'il faisait [...] mais qu'il fallait qu'il écrive tout cela, c'était son destin"¹² "Il glissait à la renverse... Il n'aimait pas être normal..."¹³

"Il fallait qu'il écrive tout cela." On pourrait en effet se demander pourquoi un médecin se serait mis à la littérature. Dans ses interviews, Céline se complait à raconter qu'il a fait cela pour l'argent:

⁹ Monnier, p. 52.

¹⁰ Monnier, p. 59.

¹¹ Monnier, p. 90.

¹² Monnier, pp. 93-94.

¹³ Monnier p. 97.

Je l'avais fait d'ailleurs très simplement, en 27, en quittant la Société des Nations, pour acheter un appartement. Je le dis très franchement. Rue du Bois, à Clichy, Seine. Parce que, à ce moment-là, je n'avais pas le sou, et il m'était très pénible de payer mon terme, alors je m'étais dit: en achetant un appartement, ce sera un souci de moins. Et en vendant un livre, si j'arrive à écrire un livre, eh bien, comme ça, j'aurai de l'argent pour acheter un appartement. Alors j'ai demandé à ... j'ai été voir Denoël, ou plutôt j'ai laissé chez lui un manuscrit, je me suis mis à écrire, j'ai écrit un manuscrit, n'importe quoi, c'était Le Voyage au bout de la nuit, et puis je l'ai laissé chez Denoël, et puis il a été perdu, c'est une autre femme qui l'avait, enfin il y a eu une confusion générale, et puis finalement, on m'a retrouvé."¹⁴

Qui croirait à cette histoire serait bien naïf ou peu familier avec la personnalité de Céline. Sa timidité, sa modestie et sa pudeur font qu'il ne va certainement pas nous raconter la vérité. Et puis, on voit bien que tout faisait partie de son jeu. La paranoïa de Céline est bien connue et a atteint son comble dans les pamphlets. Déjà, bien avant les pamphlets, E. Craig avait remarqué que "c'était un homme qui n'était pas fait pour son époque. Il avait trop conscience de la souffrance humaine, et il n'était pas assez fort lui-même. Il était très affecté comme s'il avait été victime lui-même."¹⁵ A cela elle ajoute qu'"il était d'une sensibilité extraordinaire et (qu')il était persuadé d'être incompris."¹⁶

Le problème est qu'il finissait par se prendre à son jeu et par ne plus voir les limites entre l'imagination et la réalité. Dans ses écrits, ce phénomène eut un effet

¹⁴ Céline dans son entretien avec Robert Sadoul pour Radio Suisse-Romande, "Céline: au début était l'émotion- entretien, p. 96.

¹⁵ Monnier, p. 29.

¹⁶ Monnier, p. 35.

extraordinaire mais il semble que le "délire" qui en résulta l'ait conduit à dire des choses qui finirent par se retourner contre lui à long terme. E. Craig avait remarqué qu' "il regrettait souvent ce qu'il avait dit, car il était d'une franchise brutale."¹⁷ Sans vouloir justifier le contenu antisémite de ses pamphlets, il semble que Céline se soit pris à son propre jeu à ce niveau-là. Derrière les invectives, la colère et la passion, se cachait un homme sensible à la misère du monde.

Cette sensibilité est, entre autre, transposée dans son style. Son style, c'est "l'émotion directe, comme dans le langage parlé."¹⁸ Céline fait remarquer que ses oeuvres n'ont pas cessé de faire scandale, surtout par la façon dont elles sont écrites.

Il est permis de décrire les pires abominations, mais non pas d'une manière qui les présente dans leur vérité. Déjà ce premier livre... On a poussé des cris d'admiration et d'étonnement, mais aussi d'horreur... Je n'en revenais pas.¹⁹

Les lignes qui suivent expliquent clairement ce que Céline entend par l'émotion dans le langage écrit:

Le langage écrit était à sec, c'est moi qu'ai redonné l'émotion au langage écrit!... comme je vous le dis!... c'est pas q'un petit turbin je vous jure!... le truc, la magie, que n'importe quel con à présent peut vous émouvoir "en écrit"!... retrouver l'émotion du "parlé" à travers l'écrit! c'est pas rien!... c'est infime mais c'est quelque chose!...²⁰

¹⁷ Monnier, p. 35.

¹⁸ Poulet, p. 78.

¹⁹ Céline dans Mon ami Bardamu p. 70.

²⁰ L.-F. Céline, Entretiens avec le Professeur Y. Bilingual Edition. Univ. Press of New England. Hanover and London, 1986. p. 16.

Céline n'acceptait aucune vérité préétablie; il ne lui fallait que des choses vraies, peu importe l'effet qu'elles produiraient. La façon de dire ces choses était révolutionnaire à l'époque. En ce qui concerne le vocabulaire, Céline était le premier à oser écrire comme il parlait, et à commettre exprès des fautes de grammaire et de syntaxe. Mais quelles fautes? se demande R. Poulet. "Celles qui bousculent la langue sans la renverser."²¹ Toujours d'après ce dernier, "depuis vingt-cinq ans, un bon tiers des irrégularités et des impropriétés par lui adoptées sont passées dans le style écrit."²² L'invention de Céline, c'est les trois petits points et sa "petite musique".

Je suis qu'un petit inventeur, Monsieur!...un
petit inventeur, et je m'en flatte! [...] et que
d'un petit truc!... juste d'un petit truc!... [...]
qui passera pardi! comme le reste! comme le
bouton de col à bascule! [...] j'envoie pas de
messages au monde!...moi!²³

dit Céline au Professeur Y.

A travers le Voyage, Céline ne s'est donc pas contenté de nous délivrer un "message" (si l'on peut parler de message). Ce qu'il a voulu, c'est nous faire ressentir une grande émotion. Le Voyage est un cri retentissant. Nous rions, nous pleurons, nous sommes horrifiés... en fait, nous ressentons chaque plaisir, chaque peine et chaque émoi de Bardamu. Céline a réussi à faire en sorte d'être dans la tête de chaque lecteur. Comme il dit:

Le lecteur qui me lit! Il lui semble, il en jurerait,
que quelqu'un lui lit dans la tête!... dans sa

²¹ Poulet, p. 56.

²² Poulet, p. 56.

²³ Céline, Entretiens avec le Professeur Y., p. 14.

propre tête!... [...] Pas simplement son
oreille!... non!... dans l'intimité de ses nerfs!²⁴

Il ne faut pas cependant déduire de tout cela que Bardamu est Céline. En effet, dans le Voyage et d'autres oeuvres, il ne faut pas oublier que les héros-narrateurs sont des versions extrêmes de Céline. Ces personnages jouent le rôle que Céline ne peut jouer qu'en partie: ils sont plus courageux, plus malheureux et plus grotesques. Et surtout, ils peuvent être mis de côté une fois utilisés. Robinson, par exemple, est une forme plus extrême du pessimisme de Céline. En jouant avec un personnage dédoublé comme celui de Bardamu, l'auteur arrive ainsi à nous montrer que le monde n'est pas statique et qu'il n'y a pas qu'un point de vue d'où on peut le regarder; le monde est beaucoup trop absurde pour cela.

Avec la publication du Voyage, rappelons que Céline a choqué le public de son époque pour trois raisons essentielles: le cynisme insupportable du personnage principal et narrateur, Bardamu, les thèmes mêmes du roman, et le langage familier dans lequel il était écrit. Ces trois éléments combinés firent du Voyage l'effet d'une bombe littéraire. Mais l'originalité de ce roman tenait surtout à son style, ou plutôt à son "anti-style", celui qui allait mettre fin au "style" reconnu jusque-là. Balzac, Hugo, Vallès et Zola avaient été pionniers en la matière dans la mesure où ils avaient tenté d'incorporer un registre réservé à la langue parlée, comme l'argot, à leurs romans. Cependant, ils avaient restreint ce registre à certains de leurs personnages et s'en étaient tenus là. Céline, lui, a fait s'exprimer son narrateur dans ce langage "parlé", et c'est la raison pour laquelle on l'a accusé de véritable sabotage de la langue française. Apparu comme révolutionnaire en 1932, le style du Voyage ne choque plus personne aujourd'hui; il ne continue

²⁴ Céline cité dans le Dictionnaire des Littératures de langue française. Bordas. Paris, 1984. p. 380.

cependant pas moins d'être source d'inspiration pour nombre d'auteurs. Céline prétendait continuellement que tout le monde essayait, en vain, de l' "imiter".

Parmi les écrivains étrangers, Henri Miller, grand admirateur de Céline, fut parmi ceux qui s'inspirèrent de son style. Du côté des Français, Sartre, malgré ses dissensions célèbres avec l'écrivain, ne renia jamais le fait que Céline fut la plus grande influence sur son oeuvre. La Nausée en est certainement le témoin le plus frappant. Quant au phénomène de destruction totale dans le Voyage, représentant l'absurdité même de la vie, il préfigure bien les Nouveaux Romanciers. L'influence littéraire de Céline sur son siècle est donc incontestable, et pourtant, même aujourd'hui, elle n'est pas toujours reconnue à sa juste valeur; cela pour des raisons politiques et paradoxalement, non littéraires. D'où la remarque pertinente de M. Winock:

L'oeuvre de Céline est celle d'un des plus grands écrivains du siècle. On ne peut pas l'enterrer. Que l'auteur du Voyage au bout de la nuit ait pu avoir partie liée avec la plus grande entreprise d'extermination du siècle reste proprement intolérable. Mais au nom de quoi les meilleurs écrivains seraient-ils politiquement les plus clairvoyants?²⁵

²⁵ M. Winock, Le Scandale Céline, L'Histoire, No 116, novembre 1988. p. 19.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres de l'auteur:

Bagatelles pour un massacre. Paris: Denoël, 1937.

Les Beaux Draps. Paris: Nouvelles Editions Françaises, 1941.

Casse-Pipe suivi du Carnet du cuirassier Destouches. Gallimard, 1970.

D'un château l'autre. Paris: Gallimard, 1974.

L'école des cadavres. Paris: Denoël, 1938.

L'Eglise. Paris: Gallimard 9ème éd., 1952.

Entretiens avec le Professeur Y. Paris: Gallimard, 1976.

Féerie pour une autre fois I. Paris: Gallimard, 1952.

Féerie pour une autre fois II. Paris: Gallimard, 1952.

Guignol's Band I. Paris: Gallimard, 1952.

Guignol's Band II. Le Pont de Londres. Paris: Gallimard, 1964.

Maudits soupirs pour une autre fois. Paris: Gallimard, 1985.

Mea Culpa. Paris: Denoël et Steele, 1936.

Mort à Credit. Paris: Gallimard, Folio, 1952.

Nord. Paris: Gallimard, 1974.

Normance. Paris: Gallimard, 1954.

Rigodon. Paris: Gallimard, 1974.

Semmelweis et autres écrits médicaux. Cahiers Céline 3, Paris: Gallimard, 1977.

Voyage au bout de la Nuit. Paris: Gallimard, Folio, 1952.

II. Oeuvres critiques:

- Alméras, Philippe. Les idées de Céline. Bibliothèque de Littérature Française contemporaine de l'Université de Paris VII, 1987.
- Day, Philip Stephen. Le Miroir Allégorique de Louis-Ferdinand Céline. Paris: Klincksieck, 1974.
- Fouché, Pascal. L.-F. Céline 5 - Vingt-cinq ans d'études Céliniennes. La Revue des Lettres Modernes. Lettres Modernes Minard, 1988.
- Gibault, François. Céline. Mercure de France, 3 vol., 1986.
- Hayman, David. Louis-Ferdinand Céline. Columbia University Press, 1965.
- Hindus, Milton. The Crippled Giant. Univ. Press of New England. Hanover and London, 1986.
- Kaminski, H.-E. Céline en chemise brune. Plasma, 1938.
- Knapp, Bettina. Céline: Man of Hate. The University of Alabama Press, 1974.
- Lalande, Bernard. Voyage au bout de la nuit, analyse critique, Profil d'une oeuvre. Hatier, 1952.
- McCarthy, Patrick. Céline. New York, Viking Press, 1976.
- Merlin, Thomas. Louis-Ferdinand Céline. New Directions Publ. Corp., 1980.
- Monnier, Jean. Elizabeth Craig raconte Céline. Entretien avec la dédicataire de Voyage au bout de la Nuit. Bibliothèque de Littérature Française Contemporaine, 1988.
- O'Connell, David. Louis-Ferdinand Céline. University of Massachussetts, Amherst. Twayne Publishers, 1965.
- Poulet, Robert. Mon ami Bardamu. Entretiens familiaux avec Louis-Ferdinand Céline, Plon, 1971.
- Quérière, (de la) Yves. Céline et les mots. The University Press of Kentucky. Lexington, 1973.
- Richard, Jean-Pierre. Nausée de Céline. Scholies, Fata Morgana, 1973.
- Smith, André. La Nuit de L.-F. Céline. Grasset, 1973.
- Sturrock, John. Journey to the end of the Night. Landmarks of World Literature. Cambridge University Press, 1990.
- Vitoux, Frédéric. Céline. Les Dossiers Belfond, Grasset, 1988.

Vitoux, Frédéric. L.-F. Céline: Misère et Parole. Gallimard, collection "Les Essais", 1973.

III. Articles:

Adams, Donald. A Quest without Any Meaning The New York Times, April 22, 1934. V p.9.

Beaumarchais J.-P., Couty D., Rey A. Céline. Dictionnaire des Littératures de langue française Bordas. Paris, 1984. 3 vol.

Chamberlain, John. The New York Times, April 24, 1934.

Laffly, Georges. Document Figaro-Magazine. 9 janvier 1988.

Montaut, Annie. Céline et le langage populaire. Neophilologus 66 (1982) 525-542

Valbert, Gérard. Céline: "au début était l'émotion", entretien inédit sur Radio Suisse Romande, Mars 1955.

Winock, Michel. Le scandale Céline. L'Histoire, No 116, Novembre 1988.